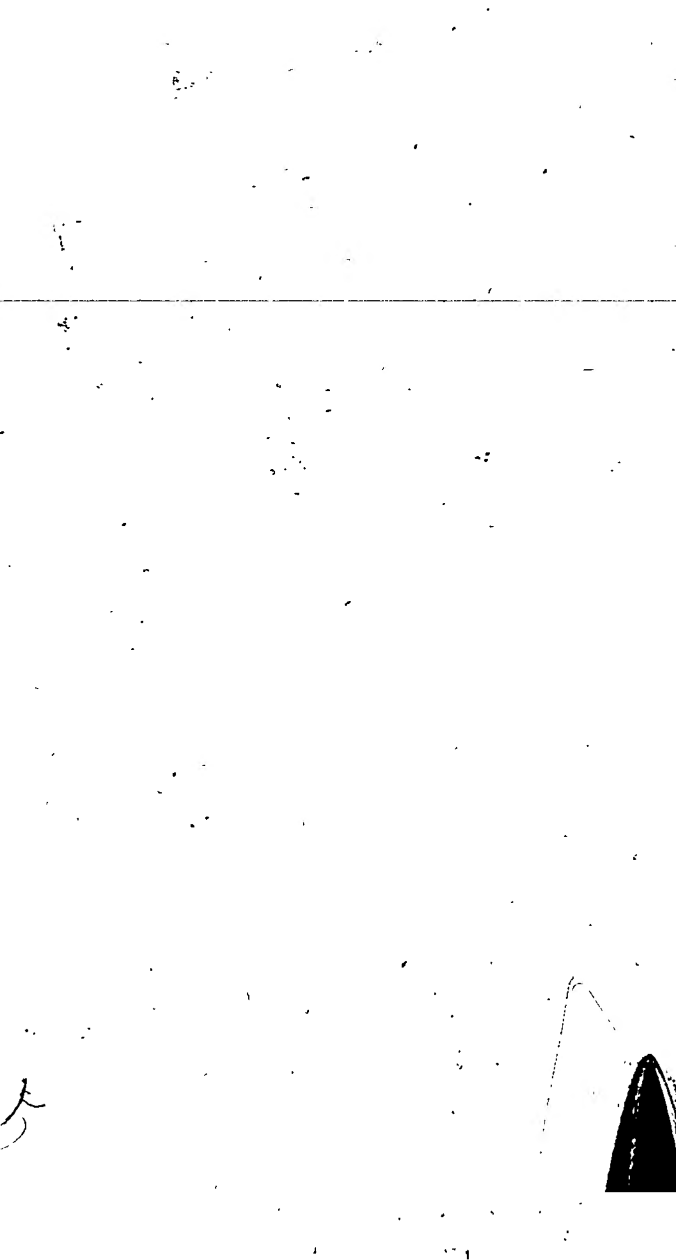
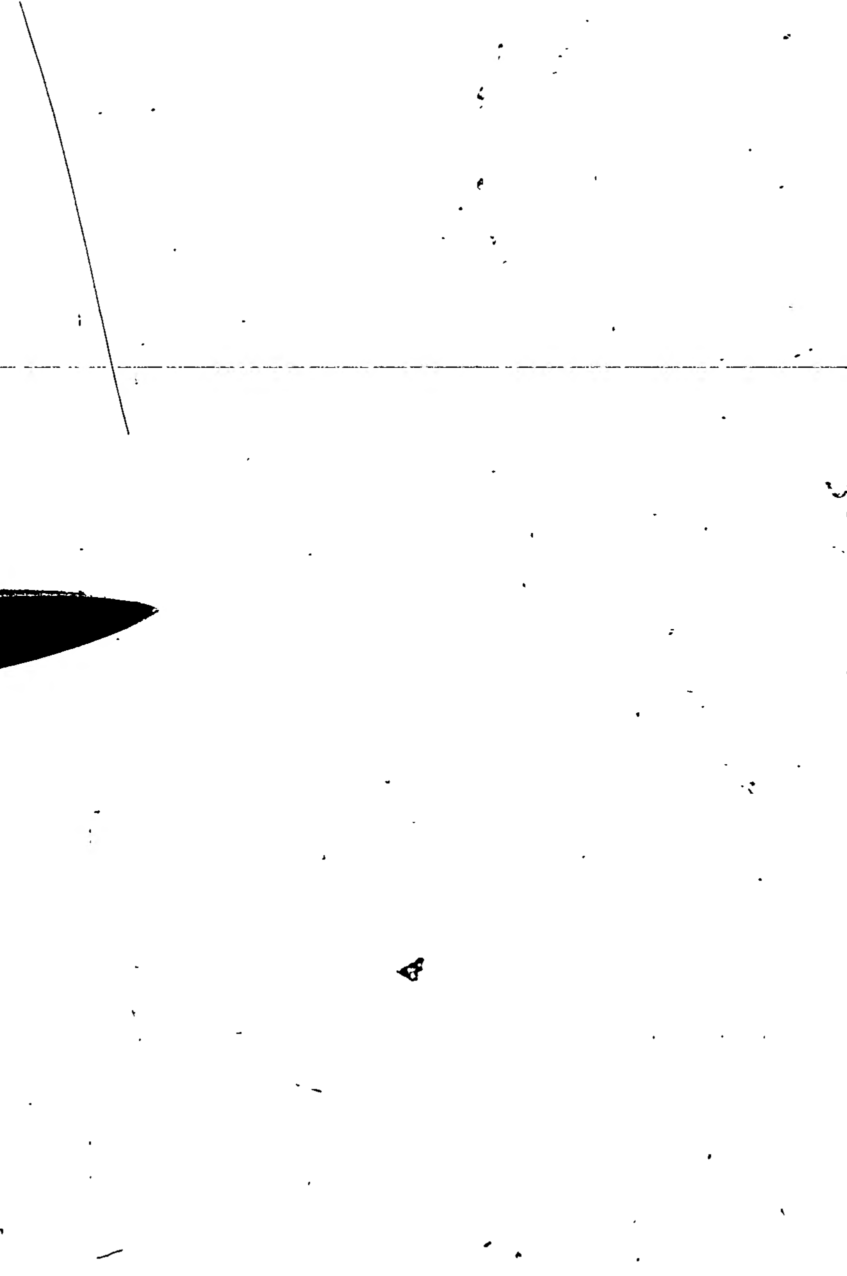




M. L.-A. PRUD'HOMME
JUGE, SAINT-BONIFACE

MONSIEUR L'ABBÉ

Louis-Raymond Giroux

Directeur du Collège de Saint-Boniface. — Chapelain du gouvernement provisoire. — Missionnaire. — Curé.

1841 - 1911



IMP. CHARRIER & DUGAL, Ltée.
423, rue St-Paul, Québec.

1922

1



Nihil obstat.

28 mai 1923

† L. N. Card. Bégin, Arch. de Québec.

Imprimatur.

Chs. E. Gagné, Chan.
C. L.



M. L'ABBÉ L.-R. GIROUX, jeune prêtre.

Monsieur Louis-Raymond Giroux

Directeur du Collège de Saint-Boniface.—Chapelain du gouvernement provisoire.—Missionnaire.—Curé.

1841-1911

TRAITS CARACTÉRISTIQUES — TABLEAU SYNTHÉTIQUE

La beauté d'une vie humaine consiste moins dans l'éclat et le bruit des œuvres que dans son intime accord avec le plan divin qu'elle réalise.

En mettant cette pensée en regard de celui dont je trace en ce moment les principaux traits, on peut dire en toute vérité que sa vie fut vraiment belle: Il a été le bon pasteur qui se donne tout entier à son troupeau. Dans ces quelques mots se traduisent les 43 années de ministère de M. Giroux.

Cet excellent prêtre assoiffé du salut des âmes, pendant toute sa longue et laborieuse carrière, se montra toujours pieux, zélé pour la gloire de Dieu et d'une charité débordante. Il répondait à cette définition du prêtre : " l'idée de l'éternité résumée dans une forme humaine ".

D'une orthodoxie doctrinale qui repoussait les compromissions ou les conciliations à outrance, il était sincèrement épris de la vérité sans alliage.



L'austérité de sa doctrine et de sa vie était toutefois tempérée par la douceur et la bonté de son cœur. Il fut vraiment un père pour ses paroissiens.

Il avait toujours la main tendue pour les aider et les bénir, et le cœur ouvert pour les consoler dans leurs épreuves.

Il semblait avoir pris pour devise : *firmiter in re, suaviter in modo.* Il possédait une âme humble mais non petite et un commerce agréable.

Sa parole enjouée, à jet rapide, dénotait un esprit juste, observateur et plein d'attirance.

Successivement directeur du Collège de Saint-Boniface, chapelain du gouvernement provisoire de Riel, missionnaire et curé, il s'acquitta de ces multiples fonctions avec tact, sûreté de jugement et un dévouement inlassable. Bien que fixé à Sainte-Anne des Chênes en 1870, il fut appelé à desservir Lorette, La Broquerie, Thibaultville, Sainte-Geneviève et le Fort Francis. Grâce au dévouement de M. Giroux, Sainte-Anne devint pour ainsi dire l'église-mère de La Broquerie, Thibaultville et Sainte-Geneviève.

Il eut parfois à souffrir de l'éloignement de ses confrères et à se suffire à lui-même. Le Bon-Maître, qui connaissait le cœur humain puisqu'il en était l'auteur, avait envoyé ses disciples deux par deux. Aussi bien, la plus grande tristesse des missionnaires, qui va même jusqu'à l'abattement, c'est l'isolement. Il faut bien convenir cependant que la solitude a ses avantages en invitant aux profondes méditations et que l'éloignement des hommes rapproche de Dieu.

Le cœur humain en se repliant sur lui-même s'épure davantage des scories de la terre.

Son éloquence était naturelle, forte de choses pratiques, pressée d'aller au but et soutenue par une piété pénétrante. " Les pieuses prières, a dit saint Augustin, sont plus nécessaires au ministère de la parole que toutes les ressources de l'art oratoire." C'est ce qui explique pourquoi sa prédication laissait des impressions durables et touchait les cœurs. Il aimait à s'inspirer souvent de ces paroles tombées des lèvres de Monseigneur Taché, son ami et son confident : " Le salut des âmes, voilà le grand objet de tout ce que nous devons entreprendre."

M. Giroux avait une plume alerte. Pendant son séjour au Collège de Saint-Boniface, il adressait de temps à autres des articles au " Courrier de Saint-Hyacinthe " sur la situation à la Rivière Rouge.

A son retour dans son diocèse, en 1870, Monseigneur Taché monta en chaire le dimanche suivant. Riel, Ambroise Lépine, André Nault, tous les officiers de la garnison du gouvernement provisoire et une foule de fidèles se pressaient dans la cathédrale pour entendre leur illustre Pasteur. Monseigneur prononça un des sermons les plus éloquents de sa vie. La parole vibrante de ce grand prélat émut tous les cœurs. N'eût été le respect dû à la maison de Dieu, l'auditoire l'eut acclamé. M. Giroux qui était au chœur prit quelques notes et adressa au " Courrier de Saint-Hyacinthe " une analyse de ce magistral sermon.

A peine avait-il mis ce rapport à la malle, qu'il devint inquiet. Avait-il bien interprété la pensée de son Evêque? Ne lui était-il pas échappé quelque expression qui pourrait être mal interprétée?

Il se reprochait un peu tard de ne pas avoir soumis son manuscrit à l'approbation de son Evêque.

Aussi, grande fut son angoisse lorsque le "Courrier" arriva à l'évêché. Le soir, comme d'habitude, Monseigneur monta dans la salle de récréation au milieu des membres du clergé de sa maison et, déployant " Le Courrier de Saint-Hyacinthe ", il se mit à parcourir l'analyse de son sermon. Il savait que M. Giroux écrivait dans ce journal. M. Giroux avait la fièvre et avait hâte de savoir ce qu'en penserait Monseigneur. Après cette lecture, se tournant vers M. Giroux, il lui dit: " Ce n'est pas souvent qu'on donne un rapport aussi fidèle de mes paroles, mais une autre fois, je vous prie, montrez-moi donc votre manuscrit avant de l'expédier. C'est plus sûr." Ce soir-là, M. Giroux jouit d'un bon sommeil.

Lorsque M. Giroux, obéissant à l'appel de son Evêque, alla se fixer à Sainte-Anne des Chênes, la perspective n'était pas souriante au point de vue humain.

A 30 milles au sud-est de Saint-Boniface, à l'orée de l'immense forêt qui s'étend jusqu'au lac des Bois, s'étaient fixées quelques familles, presque toutes métisses, qui avaient érigé sur les bords de la Rivière La Seine quelques bâtisses en bois équarri. A peine, ça et là, avaient-ils commencé quelques défrichements. La forêt giboyeuse leur servait souvent une

succulente nourriture. L'orignal, le caribou, le castor et la perdrix y abondaient, tandis que le faisan attirait le chasseur dans la prairie.

Dans les années pluvieuses, des marais fangeux rendaient le trajet entre Saint-Boniface et Sainte-Anne presque impossible.

C'est vers ces braves colons que M. Giroux dirigea ses pas. Ils n'étaient pas riches, mais ils étaient généreux et hospitaliers envers tout le monde, et surtout envers le prêtre.

Ils étaient de plus très attachés à leur religion.

Ces heureuses dispositions consolèrent leur pasteur au milieu des sacrifices qu'il dut s'imposer pour fonder une paroisse.

Pendant plus de 40 ans, il se consacra, dans l'immolation de lui-même, à l'œuvre qui lui avait été confiée.

Dieu l'appela à lui, au moment où il aurait pu jouir du fruit de ses rudes labeurs.

L'exemple de ce modeste curé qui arrosa du sang de son cœur les assises de la belle paroisse de Sainte-Anne des Chênes, constitue une excitation d'énergie morale et une leçon de courage et de fidélité aux traditions catholiques et françaises pour notre génération. Il est de nature à aiguiser dans les consciences le sens du devoir.

La vie de ce pieux fondateur nous fait percevoir plus nettement la puissance des énergies spirituelles et la grandeur de notre vocation, comme entité reli-

gieuse et nationale, dans les plantureuses prairies du Nord-Ouest canadien.

En regardant en face cet homme de Dieu penché toute sa vie sur l'avenir de la paroisse de Sainte-Anne des Chênes, et sur trois autres groupes qui, sous sa poussée, devinrent trois autres paroisses, on se sent attiré à imiter les vertus de cet admirable curé et missionnaire.

D'une dévotion touchante envers la Bonne sainte Anne, il lui érigea un beau temple qu'il orna et décora au prix de toutes ses économies. Il dota Sainte-Anne d'un grand couvent et d'une école pour les garçons et mourut pauvre.

Il eut la consolation de voir trois vocations sacerdotales et 34 religieuses dans sa paroisse.

Donner des prêtres et des religieuses à l'Eglise fut sa constante préoccupation.

Comme le laboureur après une journée de labeur, il s'endormit doucement, entouré de l'affection et des regrets de son premier Pasteur, de ses paroissiens et de tous ceux qui avaient été les heureux témoins de ses grandes vertus et de sa vie édifiante.

CHAPITRE PREMIER

SES PREMIÈRES ANNÉES. — SA FORMATION SACERDOTALE. — SON DÉPART POUR LA RIVIÈRE ROUGE. — ARRIVÉE A SAINT-BONIFACE.

M. Giroux naquit le 4 juillet 1841, à Sainte-Geneviève, (Berthier en Haut) province de Québec, du mariage de Louis Giroux et de Scolastique Pelland.

C'est au sein d'une famille profondément chrétienne qu'il puisa la foi ardente et le sentiment du devoir qui devaient le distinguer dans toute sa carrière sacerdotale. Son âme y respira, comme dans un sanctuaire, la bonne odeur des vertus domestiques ; ce fut dans ce milieu qu'elle y reçut sa première trempe. L'influence du foyer est souvent décisive pour toute la vie. Elle a une répercussion à laquelle un enfant échappe difficilement. On trouve là l'explication du fait que le clergé s'est surtout recruté parmi les familles de nos *habitants,* à la foi robuste et aux mœurs austères, et qu'il en fut ainsi également de nos grands hommes d'état. M. Giroux commença par fréquenter l'école de son village. Le curé de la paroisse natale de M. Giroux était M. Jean-François-Régis Gagnon, qui mourut à Berthier en 1875. Il ne tarda pas à remarquer chez ce jeune élève les germes d'une vocation sacerdotale. Depuis lors, il l'entoura d'une protection spéciale, et, après ses études préliminaires, il décida ses parents à l'envoyer au Collège de Montréal, afin de seconder les vues de la Providence qui semblaient l'appeler au sacerdoce.

On sait que les Messieurs de Saint-Sulpice, qui dirigent cette institution avec un dévouement admirable, se proposent surtout de préparer des Lévites au Seigneur. M. Giroux y reçut une culture intellectuelle supérieure, et, à la retraite des finissants, après ses huit années d'étude, son directeur spirituel lui déclara qu'il n'avait pas à hésiter, que Dieu l'appelait au service de ses autels et à la conquête des âmes.

Pendant son cours classique, il s'était lié d'étroite amitié avec le R. P. Allard O. M. I., le juge Dubuc et le célèbre Louis Riel. Il devait les retrouver plus tard à la Rivière Rouge.

Après avoir pris la soutane, il fût quelques temps surveillant à l'école Normale Jacques-Cartier, puis il entra au Grand Séminaire où il poursuivit et termina ses études théologiques.

Il conserva toujours une grande affection et une gratitude profonde pour son *Alma Mater* et les professeurs distingués qui l'avaient formé au ministère.

Lorsqu'il avait la bonne fortune de rencontrer à Sainte-Anne un ancien élève du Collège de Montréal, il aimait à rappeler le nom de ses anciens professeurs et à faire l'élogé de leur science et de leur vertu. Lorsque parfois des questions de morale inquiétaient sa conscience, il recourait aux lumières de Monsieur l'abbé Rouxel, P. S. S. casuiste remarquable, d'une autorité reconnue dans tout le pays.

En 1868, Monseigneur Taché avait député l'abbé J.-N. Ritchot dans la province de Québec pour y recruter quelques prêtres. Ce dernier passa l'hiver

dans cette province. Il se rendit au Grand Séminaire de Montréal pour sonder le terrain et eut une longue entrevue avec M. Giroux. Il promit à M. Ritchot qu'il lui écrirait bientôt sa décision. Au printemps de 1868, il lui répondit qu'il acceptait.

Dans la vie de Monseigneur Taché, par Dom Benoît, (vol. 1, p. 586) l'auteur, en quelques mots, fait ainsi l'éloge de M. Giroux : " Ce fut le seul sujet que M. Ritchot put recruter, mais celui qui se donnait à l'archidiocèse de Saint-Boniface, par son énergie et son zèle apostolique, valait une légion."

Il fallait, à cette époque, un dévouement peu ordinaire pour quitter parents, amis, patrie et aller ensevelir son existence sur les confins de la sauvagerie. Ces ouvriers de la première heure ont droit à ce que leurs noms soient entourés de notre respectueuse gratitude et de notre affectueux souvenir.

M. Giroux aurait préféré attendre au mois de juin pour son ordination, mais M. Ritchot se préparait à partir dès les premiers jours de ce mois. C'est pourquoi il dut consentir à devenir prêtre plus tôt qu'il ne se proposait. Il fut ordonné dans sa paroisse natale par Monseigneur Grandin, Evêque de Saint-Albert, le 24 mai 1868, et partit de Montréal le 2 juin, ayant pour compagnon Monseigneur Grandin et M. Ritchot.

Arrivés à Port-Huron, les officiers de la douane soulevèrent de telles difficultés à Monseigneur Grandin qu'ils durent interrompre leur voyage. Après quelques explications le chef de ce service donna gain de cause à Monseigneur Grandin. Ils allaient re-





LE PRESBYTÈRE

tourner à la gare lorsqu'un catholique Irlandais les pria d'aller rendre visite à leur bon curé, qui serait heureux de les recevoir. Mgr Grandin accepta. Malheureusement, ce bon curé était absent en ce moment.

" Un grand jeune homme aux manières polies nous reçut, dit M. Giroux dans ses notes historiques. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une figure où se décelait l'intelligence, avec les manières d'un homme bien élevé et instruit. C'était M. John O'Donohue, qui a joué un rôle important durant les événements de 1870 comme secrétaire de Riel et trésorier du gouvernement provisoire. Après une conversation sur les missions de la Rivière Rouge, M. O'Donohue s'offrit à Mgr. Grandin pour aller travailler dans le diocèse de Saint-Boniface comme missionnaire."

Quelques instants après, le curé arriva et donna un excellent témoignage sur la conduite et la piété d'O'-Donohue. Mgr Grandin l'accepta et cette nouvelle recrue se mit en route pour la Rivière Rouge. En passant à Saint-Paul, M. Giroux rencontra son ami Louis Riel qui demeurait au Petit Canada, qui était desservi par le P. Goiffors. Le Petit Canada n'était situé qu'à six milles de Saint-Paul. Le trajet entre Saint-Paul et Saint-Cloud, soit 80 milles, se fit en chemin de fer. C'était le terminus. C'est là que les attendait la caravane des charrettes de la Rivière Rouge, sous la conduite de Maxime Lépine, Ambroise Lépine et N. Pagé. Elle consistait en 80 charrettes traînées par des bœufs, et une voiture un peu plus commode réservée aux invalides. Les autres devaient faire le voyage à pied.

M. Giroux, possédant mieux l'anglais que ses compagnons, eut O'Donohue pour associé. Ils durent attendre 5 jours à Saint-Cloud, pendant qu'on chargeait les charrettes. MM. Giroux et O'Donohue reçurent l'hospitalité du P. Menouf, Bénédictin. O'Donohue servait la messe tous les matins.

La population de Saint-Cloud, à cette époque, se composait presque exclusivement de catholiques Allemands. Avant de quitter Saint-Cloud, Riel vint les saluer et leur dire " au revoir à bientôt à la Rivière Rouge."

Lorsque la caravane arriva à Alexandrie et pénétra dans la zône dangereuse, de sages mesures furent prises pour éviter d'être surpris par les Sioux.

Pour éviter tout retard, une seule messe devait être dite chaque matin. Les membres du clergé devaient porter la soutane et ne pas devancer la caravane. A chaque jour, on entendait parler d'attaques des Sioux pour rançonner ou égorger les voyageurs américains.

L'habit ecclésiastique inspirait une crainte superstitieuse chez ces sauvages. Le soir, on récitait ensemble le chapelet et, après avoir enfumé la tente pour échapper aux morsures des moustiques, on se hâtait de se glisser en dedans et de fermer la porte.

M. Ricthot toutefois n'observait pas toujours la consigne et passait la soirée à causer avec les guides.

M. Giroux n'eut qu'à se louer de son compagnon, M. O'Donohue. Il avait quitté le Collège après sa rhétorique. Il était pieux et sa conversation dénotait un homme studieux qui avait beaucoup lu.

Le gibier abondait. Oies, canards et œufs frais étaient servis presque à tous les repas. Partout le long du voyage, on n'apercevait que la prairie couverte de foin vierge et quelques chantiers, çà et là, habités par des Suédois comme perdus dans ce désert. Quelques soldats montaient la garde au fort de Georgetown, et un bateau récemment construit, l'*International,* commençait à naviguer sur la Rivière Rouge.

A Pembina, ils reçurent l'hospitalité de M. Joseph Remag, officier de douane américaine, qui devait plus tard être élu député à la législature provinciale de Manitoba.

Avant d'atteindre Pembina, Mgr Grandin tomba malade. M. Ritchot put se procurer l'une des voitures d'une caravane de Métis de Saint-Norbert qui se rendaient à Saint-Paul, et ainsi conduire Monseigneur jusqu'à Pembina, où il prit passage à bord de l'*International.* Le 6 juillet, M. Giroux arrivait à Saint-Norbert, que le P. DeCorby avait desservi pendant l'absence de M. Ritchot.

M. Ritchot occupait l'étage supérieur de la sacristie, tandis que les Sœurs Grises possédaient un pauvre abri en pièces de bois ; le tout était recouvert en terre. Le lendemain (7 juillet 1868), M. Giroux, accompagné du P. DeCorby et de M. O'Donohue, arrivait à l'évêché de Saint-Boniface. M. Giroux ajoute ici cette réflexion. " Me voici enfin rendu à la Rivière Rouge où je désirais me dévouer aux missions depuis le jour où j'avais entendu Mgr Taché faire appel à la charité de Montréal, après l'incendie de sa Cathédrale." Ses vœux étaient exaucés.

2



CHAPITRE DEUXIÈME

PROFESSEUR ET DIRECTEUR DU COLLÈGE DE SAINT-BONIFACE. — CHAPELAIN DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — MISSIONNAIRE. — LES COMMENCEMENTS DE SAINTE-ANNE. — LES P. P. SIMONET ET LEFLOCH, LESTANE, TISSOT, ET SAINT-GERMAIN, O. M. I. — PREMIÈRE CHAPELLE CONSTRUITE EN 1864 PAR LE P. LEFLOCH.

Monseigneur Taché avait l'habitude de retenir auprès de lui les nouveaux prêtres, afin de les préparer aux coutumes du pays et de les initier au ministère des missions naissantes. C'est ce qu'il fit avec M. Giroux. De plus, M. Giroux fut chargé de donner un cours de philosophie à M. O'Donohue, qui venait de prendre la soutane. O'Donohue fut nommé professeur d'anglais et de mathématique au Collège.

Si les murs du vieux Collège pouvaient parler, que de souvenirs touchants ils nous rediraient. Je n'en évoquerai qu'un seul.

En 1852, lorsqu'un incendie réduisit en cendres une partie considérable de Montréal, Monseigneur Bourget, au lendemain de ce désastre, eut une pensée sublime. S'adressant aux fidèles, il les exhorta tout d'abord à apaiser le courroux de Dieu et à implorer son secours. " Remuez les cendres de vos maisons détruites, leur disait-il, vous y trouverez encore quelques sous et offrez-les pour les missions de la Rivière Rouge. Dieu vous les rendra au centuple. En effet, une souscription fut aussitôt organisée, et c'est avec

le produit de cette aumône que fut construit l'ancien Collège de Saint-Boniface, où M. Giroux allait enseigner. Cette maison est un monument qui redit sans cesse la grande générosité des catholiques de Montréal.

Lorsque le nouveau Collège fut terminé, en 1881, l'ancienne bâtisse fut convertie en salle municipale et bureau d'enregistrement. Elle est devenue depuis le Monastère des Sœurs Carmélites,

En 1868, M. Giroux fut également chargé d'aller dire la messe, tous les jeudis, à Saint-Vital, dans une chapelle voisine de la résidence de la famille Riel. De plus, une fois par mois, il partait le samedi pour " La Grande Pointe des Chênes " devenue depuis Sainte-Anne des Chênes, pour revenir le lundi suivant.

Ce fut le premier contact qu'il eut avec cet endroit qui devait être son héritage pendant 43 ans.

Le 25 décembre 1868, il vint y chanter la messe de minuit dans la chapelle construite par le P. Lefloch O. M. I.

L'année suivante (1869), il fut nommé directeur du Collège, tout en restant attaché à la desserte de ces deux missions. Ses qualités aimables lui gagnèrent bientôt l'affection et des élèves et de la population qu'il visitait. Il hérita de son premier pasteur, Monseigneur Taché, une tendresse particulière pour les anciens du pays.

Ces derniers savaient qu'il les aimait comme ses fils ainés dans la foi. Il se plaisait dans leur commerce et il acquit bientôt parmi eux une grande influence.

Lorsque Louis Riel eut organisé un gouvernement provisoire et qu'il eut établi le siège de son conseil



EGLISE DE STE-ANNE DES CHENES CONSTRUITE EN 1895.

au Fort Garry, il demanda à l'administrateur du diocèse, en l'absence de Monseigneur Taché retenu à Rome par le Concile œcuménique, de lui donner un chapelain pour la garnison du fort. M. Giroux, confrère de collège de Riel et son ami intime, était tout désigné pour ce poste. Grâce à son tact exquis et à la douceur de son caractère, il s'acquitta de cette tâche avec un rare bonheur.

Il convient de rappeler ici que le gouvernement de Riel était légitime et constitutionnel. En 1869, la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui gouvernait le pays en vertu de sa charte, avait rétrocédé tous ses droits à la Couronne, et le Gouverneur Mc Tavish avait formellement abdiqué ses fonctions. Le pays se trouvait sans autorité établie pour maintenir l'ordre et protéger la liberté des citoyens. Dans semblable occurence, c'est le droit des citoyens de former un gouvernement de nécessité. Blackstone le proclame en propres termes dans ses Commentaires. *Salus populi, suprema lex.* Ces gouvernements *de facto* deviennent ainsi des gouvernements *de jure*, qui sont revêtus de l'autorité souveraine et ont droit au respect et à l'obéissance de leurs décrets.

M. Giroux était donc le chapelain d'un président et d'un gouvernement réguliers et investi de tous les pouvoirs nécessaires pour maintenir l'ordre dans la colonie. Les Métis n'oublièrent jamais les services qu'il leur rendit à cette époque troublée où la guerre civile faillit plus d'une fois couvrir le pays de ruines et de sang. On comprend facilement que la dignité sacerdotale du chapelain servait d'appui au nouveau



gouvernement parfois ébranlé par un groupe d'agitateurs. De plus, Riel avait eu la sagesse de rallier autour de lui les hommes les plus en vue de l'élément français et anglais et c'est ainsi qu'il put sauver la situation.

On sait qu'au mois d'août 1870, après l'arrivé de Wolseley au Fort Garry, le gouvernement provisoire prit fin.

Le 1er septembre de la même année (1870), Monseigneur Taché nommait M. Giroux prêtre desservant avec résidence à Sainte-Anne, où il exerçait déjà le ministère à des dates intermittentes depuis près de deux ans.

Quels furent les commencements de Sainte-Anne des Chênes? Les premiers habitants de cet endroit que nous connaissons furent les Sauteux.

Ils y avaient construit des loges à l'entrée du bois et y vivaient de chasse. Sans doute, les Métis y firent des expéditions de chasse de temps à autre, à l'automne. Cependant ce n'est qu'en 1856 qu'on constate la présence de colons fixés à Sainte-Anne.

D'après une note du "*Codex historicus*" tenu par M. Giroux, les premiers colons de Sainte-Anne furent MM. Jean-Baptiste Perreault (dit Morin) père et fils, Basile Larence, Théophile Grouette, Jean Racine, John Porter, Onésime Manseau, Jean-Baptiste Lemyre, Jean-Baptiste Valiquette, Francis Nolin, Jean-Baptiste Desautels (dit Lapointe), Norbert Perreault et Jean-Baptiste Grouette.

Jean-Baptiste Desautels hiverna à Lorette en 1868. En mai 1869, il alla se fixer à Sainte-Anne, à la *Coulée des Sources*. Il y construisit un moulin à scie à un endroit où les castors avaient fait une chaussée considérable.

Il acheta sa terre du chef des Sauteux, "Les grandes Oreilles", et lui donna comme prix d'achat quelques sacs de farine, quelques pains et un chapelet

" Pour rester ici, lui dit le chef, il faut que tu sois parent avec nous. Quelle parenté veux-tu prendre?

Frère en Jesus-Christ, lui répondit M. Desautels.

" Ça bon, dit le chef, on va t'appeler Frère".

Durant l'hiver de 1858, à l'occasion d'un accident qui coûta la vie à un enfant de Basile Larence, le P. Simonet, O. M. I. se rendit à Sainte-Anne. Il fut le premier prêtre à célébrer la Sainte Messe à cet endroit.

En 1859, Monseigneur Taché chargea le P. Lefloch, O. M. I., alors desservant de la cathédrale de Saint-Boniface, de visiter cet établissement. Une fois par mois, les habitants de la Grande Pointe des Chênes venaient chercher et ramener le P. Lefloch. Le bon père Morin (Jean-Baptiste Perreault dit Morin), comme on l'appelait alors, donnait toujours au missionnaire une cordiale hospitalité. C'est dans sa maison qu'il disait la Sainte Messe et remplissait les divers offices de son ministère.

Lorsqu'il y eut un prêtre résident, jamais Monseigneur Taché, dont le cœur était si bon et si reconnaissant, ne venait à Sainte-Anne, sans rendre visite à cet excellent Canadien, pour lui témoigner sa gratitude de la généreuse hospitalité qu'il avait donnée au prêtre.

Le P. Lefloch était originaire de la Bretagne et dévot serviteur de Sainte Anne. Monseigneur Provencher avait manifesté souvent le désir de donner

le nom de cette illustre Thaumaturge à l'une des missions. Monseigneur Taché de concert avec le P. Lefloch fut heureux de mettre cette nouvelle mission sous la protection de la Bonne sainte Anne et de réaliser les souhaits de son prédécesseur qui répondaient si bien à sa tendre dévotion.

Ce ne fut qu'après l'inondation de 1861, que l'établissement commença à se développer. Plusieurs cultivateurs de Saint-Boniface, redoutant le retour de l'eau haute, décidèrent de prendre des terres à Sainte-Anne. La maison du père Morin devint bientôt trop petite pour la population. Durant l'été de 1864, le P. Lefloch construisit une chapelle dans le jardin du P. Morin, lot 19.

Elle avait environ 30 pieds de longueur et 15 pieds de largeur et avait été construite en pièces d'épinette équarries. M. Giroux y ajouta une petite sacristie en arrière.

Parfois il était impossible au P. Lefloch de visiter Sainte-Anne. Alors les P. P. Lestane, Tissot et Saint-Germain le remplaçaient.

En 1869, le P. Tissot y séjourna plus d'un mois pour faire le catéchisme et préparer les enfants à leur première communion, parce que M. Giroux directeur du Collège ne pouvait s'absenter pour un temps aussi considérable.

Quoiqu'il en soit, ce qu'il faut retenir, c'est que, depuis l'automne 1868, M. Giroux était le missionaire chargé de l'établissement de la Grande Pointe des Chênes.

CHAPITRE TROISIÈME

LE PARTI DES ARPENTEURS. — SNOW. — COTEAU PELÉ — CHEMIN DAWSON. — MÉCONTENTEMENT DES COLONS. — TRAITÉS AVEC LES SAUTEUX.

En 1868, les sauterelles ruinèrent la moisson. Elles dévorèrent jusqu'à l'herbe. Ce fut un désastre pour la colonie. Monseigneur Taché fit appel à la charité publique. Des bateaux chargés de provision descendirent la Rivière Rouge du fort Abercrombie jusqu'au Fort Garry.

Le transport par voie américaine offrait cependant des inconvénients. Le gouvernement canadien qui s'occupait déjà activement d'annexer tout l'Ouest à la Confédération crut l'occasion favorable à ses desseins. Il résolut de dépenser des sommes considérables dans la colonie pour aider à la population et disposer les esprits au changement projeté.

Il décida d'ouvrir une voie de communication à travers la forêt entre le lac des Bois et la rivière Rouge.

A l'automne de 1868, un arpenteur de nom du Snow arrivait dans le pays avec un certain nombre d'hommes recrutés dans Ontario. Il commença les travaux à la lisière de la forêt, près de la terre de Jean-Baptiste Desautels. Il se rendit impopulaire parmi la population,en faisant un nouvel arpentage et déplaçant les anciennes bornes posées par M. Roger Goulet, arpenteur officiel du conseil d'Assiniboia.

Scott se distinguait parmi ces nouveaux venus comme l'un des plus insolents. Mécontent de son chef Snow, il se préparait à aller le noyer lorsqu'un Canadien-Français arrêta ce forcené.

Snow ne tarda pas également à mécontenter les gens du pays par le maigre salaire qu'il offrait. Il obligeait ceux qui consentaient à travailler pour ces prix minimes, à être payés en effets pris dans un magasin d'un homme qui était tenu pour un membre odieux du parti canadien. Les Métis, tout en murmurant, se soumirent à ces exigences à cause de la grande détresse dans laquelle ils se trouvaient cette année-là.

Pendant l'hiver, les esprits commencèrent à se soulever contre Snow. On avait appris, par des lettres perdues par Snow, qu'il avait fait des traités avec les Sauteux pour l'achat de leurs terres, pour son propre compte et celui de ses engagés d'Ontario. On répétait, de plus, qu'on avait enivré les sauvages afin d'obtenir plus facilement la cession de leur territoire de chasse. Mais ce qui porta l'indignation à son comble fut la nouvelle qu'un des compagnons de Snow avait publié dans les journaux d'Ontario des correspondances dans lesquelles il insultait la population française et anglaise du pays et surtout les Métis.

Les gens du pays, après avoir tenu des assemblées pour se consulter, se soulevèrent contre les arpenteurs. Ils se rendirent auprès de Snow et le forcèrent d'abandonner les lieux.

Ce fut le premier coup de main d'où devait sortir, l'année suivante, le gouvernement provisoire.

Quelques jours après, Snow fut condamné par les tribunaux, pour avoir vendu des liqueurs enivrantes aux sauvages.

Durant l'été de 1869, Snow put continuer ses arpentages sur le chemin Dawson avec un plus grand nombre d'engagés d'Ontario, qui affichaient un profond mépris pour les Métis.

A environ trois milles à l'est de l'église de Sainte-Anne, du côté sud de la route Dawson se trouve une jolie colline de sable connue sous le nom de "Coteau-Pelé".

Snow construisit sur ce coteau une maison spacieuse destinée à recevoir et à loger les émigrants. Cette maison, dans la pensée des arpenteurs, devait être le noyau d'une grande ville, à laquelle ils donnèrent à l'avance le nom d'un raffineur de Montréal (Redpath). Au pied de cette colline, dans un angle formé par la Rivière des Sources, se trouvait un cimetière sauvage. La ville de Redpath et le cimetière subirent le même sort, le silence, l'abandon et l'oubli.

En vertu d'instructions transmises au parti des arpenteurs le 10 juillet 1869, par le Ministre des Travaux publics à Ottawa, ils devaient choisir et arpenter plusieurs cantons pour des établissements immédiats dans les meilleurs places et notamment à la Grande Pointe des Chênes, à la rivière LaSalle et sur la Rivière Rouge. Bref on se proposait de tailler des domaines pour les futurs immigrants d'On-

tario, sans se soucier des droits acquis sur ces terres pour les anciens colons du pays. Ces derniers devaient être refoulés vers le Nord-Ouest pour donner place aux nouveaux venus.

Les arpenteurs complétèrent la route Dawson en 1869, de manière à la rendre passable ou à peu près. Cette voie a vu passer tour à tour les volontaires d'Ontario et le colonel Wolseley, à son retour à Montréal. Le futur Maréchal avait pour guides deux Métis de Sainte-Anne. Plus tard, Lord Dufferin suivit également cette route. L'Honorable Charles Nolin lui présenta une adresse à son passage à Sainte-Anne. C'est encore par ce chemin que furent transportés des provisions, de la dynamite, de la glycerine et autres matériaux pour les premiers travaux du Pacifique Canadien au Portage du Rat (Kenora).

Il convient, je crois, de placer ici les mémoires de M. Giroux sur les troubles de 1870, puisque nous venons de relater les premières causes de mécontentement contre les arpenteurs du Canada.

CHAPITRE QUATRIÈME

NOTES DE M. GIROUX SUR LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

M. Giroux a été le témoin des troubles de 1870. Il a connu dans l'intimité les chefs du gouvernement provisoire. Ses notes sur ces événements déjà éloignés ne peuvent manquer d'être d'une grande valeur historique. Je vais tâcher de résumer les points saillants qu'elles contiennent.

Nous avons déjà constaté que les premiers mécontentements eurent lieu à Sainte-Anne. Lorsqu'on voulut répéter les mêmes méfaits à Saint-Vital, les Métis se soulevèrent et établirent de suite un conseil qui devait donner naissance à une organisation plus officielle, le gouvernement provisoire.

Le 30 octobre 1869, M. Giroux se rendit à Saint-Norbert afin de se procurer des nouvelles des paroissiens de Sainte-Anne qui s'étaient enrôlés dans le mouvement

Il y trouva environ 300 Métis réunis près de la barrière construite pour arrêter le pseudo-gouverneur McDougall. Il se rendit au presbytère où ne tarda pas à arriver une députation comprenant MM. A. G. B. Bannatyne, Thos. Bunn et John Sutherland, chargés par les anciens colons du pays, de langue anglaise, de s'assurer des intentions des Métis français. Ils furent reçus officiellement par le conseil et on leur

répondit que cette prise d'armes n'était pas un acte de déloyauté envers la Couronne Britanique, mais une protestation contre le gouvernement canadien, qui semblait ignorer les colons du pays et vouloir les contraindre à entrer dans la Confédération sans les consulter, ni leur offrir aucune garantie que leurs droits seraient respectés.

Ajoutons ici qu'un grand nombre de Métis de Sainte-Anne ne furent pas sympathiques au gouvernement provisoire et que lorsque Riel visita cette paroisse, il ne reçut pas l'acceuil qu'il attendait.

Un parti avait été organisé parmi un groupe de la population anglaise, venu récemment d'Ontario pour s'emparer du Fort Garry et aller chercher McDougall, qui attendait le moment favorable pour se rendre au siège du gouvernement.

Les principaux partisans de McDougall étaient Schultz, Boulton et Mair. Une fois maîtres du Fort Garry, ils auraient eu pour les protéger, les murs en pierre, les bastions, les meurtrières et les canons de la place, ainsi que des munitions de guerre et des provisions en abondance.

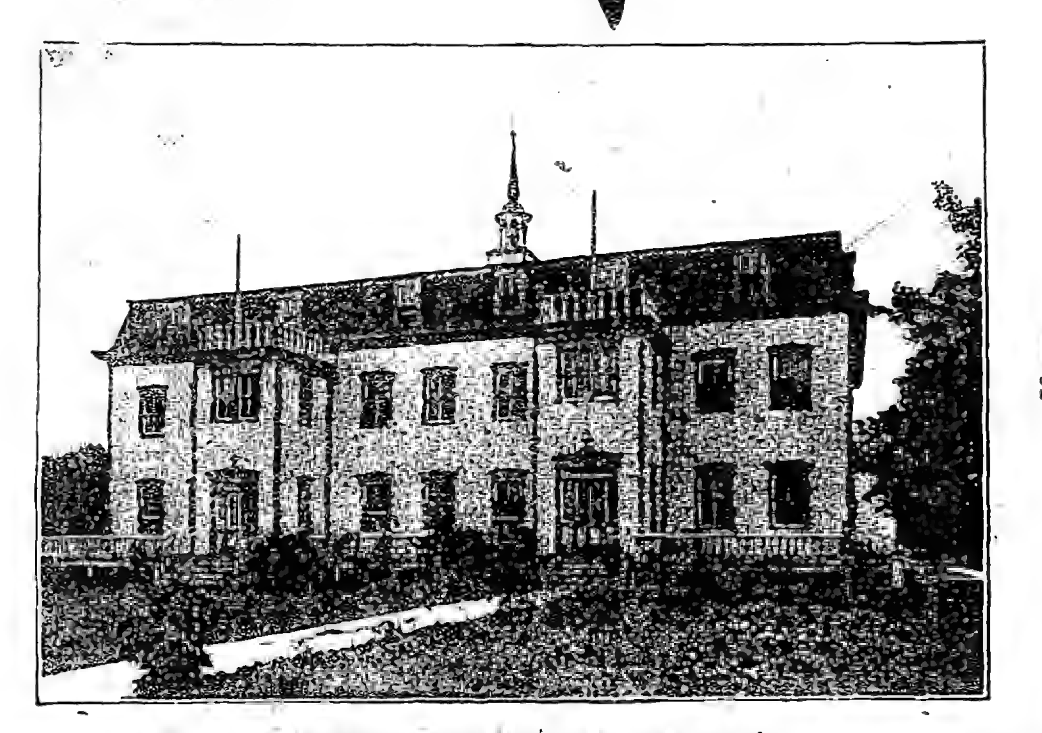
Les Métis, pris entre McDougall et son escorte et une troupe armée du fort, se seraient trouvés dans une position difficile. Le sang aurait coulé dans la colonie, qui aurait été couverte de ruines. Ils résolurent de protéger le Fort Garry contre ce coup de main. D'ailleurs les Métis étaient à bout de provisions à Saint-Norbert et commençaient à souffrir du froid. Après mûre délibération, ils résolurent de

quitter la fameuse barrière le 2 novembre, et ils se dirigèrent en bon ordre vers le fort, sous les ordres de leur adjudant général, Ambroise Lépine. En arrivant au fort, les Métis ordonnèrent aux gardiens d'ouvrir les portes et attendirent. Riel et son conseil eurent une entrevue avec le gouverneur McTavish. Ce dernier était marié à une demoiselle McDermott, Métisse catholique. Le gouverneur McTavish était très estimé dans le pays et les Métis le traitèrent avec la plus grande courtoisie.

Après quelques mots d'explication, McTavish leur répondit : " qu'il ne se considérait plus gouverneur de la colonie, qu'ils avaient l'autorité et que les Métis représentés par le gouvernement provisoire devaient voir à la paix et à la sécurité des propriétés et de celles de la compagnie." Riel lui répondit : " que les propriétés de la compagnie seraient respectées et qu'ils étaient venus pour les soustraires à la rapacité de nouveaux aventuriers qui voulaient s'en emparer ".

Riel, accompagné de son conseil et de son adjudant, retourna vers les soldats, qui, l'arme au bras, attendaient la réponse.

Il leur ordonna de prendre possession du fort, ce qu'ils firent sans l'ombre d'aucune résistance. Le tout s'exécuta avec ordre. Lépine assigna des quartiers à sa troupe, et des hommes de confiance prirent charge des magasins. Un livre fut ouvert pour tenir compte de tous les effets qu'ils prendraient afin de permettre à la compagnie de se faire indemniser plus tard tel que convenu avec Mc Tavish.



COUVENT DES SOEURS DE LA CHARITÉ

" On doit dire à la louange des Métis, écrit M. Giroux, que tout le temps que les Métis occupèrent le Fort Garry, on y observa une discipline rigoureuse. La moindre infraction était punie sévèrement. Riel les exhortait à se montrer dignes de la cause sacrée qu'ils défendaient".

" Nous ne sommes pas des rebelles à l'autorité Britannique, disait Riel. Nous voulons, avant de devenir parti de la Puissance du Canada, qu'on traite avec nous. Nous sommes les enfants du sol, et à titre de catholiques ayant du sang français et indien dans nos veines, nous demandons que nos droits soient reconnus avant le transfert, qui est du ressort de la Couronne. Nous sommes d'autant plus sur nos gardes que les colons venus du Canada dernièrement, nous ont abreuvé d'injures et de menaces, et se sont conduits avec un sans-gêne révoltant. Pour prouver notre loyauté à la Couronne, nous allons faire hisser le drapeau anglais au Fort Garry. Pour le moment nous constituons le gouvernement légitime et nous sommes résolus de le faire respecter."

Quelques jours avant la prise du Fort Garry, le Dr. Cowan, bourgeois de Fort Garry, accompagné de M. Roger Goulet, conseiller et arpenteur du gouvernement d'Assiniboia, eut une entrevue avec le P. Lestane, alors administrateur du diocèse de Saint-Boniface, en l'absence de Monseigneur Taché. M. Giroux était présent à cet entretien. Le Dr. Cowan demanda au P. Lestane, O. M. I. de conseiller aux Métis assemblés à la Barrière de Saint-Norbert de



se disperser et de laisser entrer McDougall, lui assurant que le gouvernement canadien était tout disposé à respecter les droits des Métis. Voici ce que le P. Lestanc lui répondit : " Les Métis se sont réunis de leur plein gré, sans l'intervention du clergé. Ils proclament leur loyauté absolue envers la Couronne Britannique. Ils demandent que le Canada, qui n'a aucune juridiction dans le pays, reconnaisse leurs droits, et alors la paix se fera et ils iront chercher eux-mêmes McDougall en triomphe. Si nous leur conseillons de retourner chez eux, je ne crois pas qu'ils nous écoutent et je doute fort que nous ayons le droit de leur imposer nos idées. Si cependant ils nous écoutent, et que plus tard ils soient maltraités ou qu'on se moque de leurs réclamations, jamais les Métis ne pardonneront au clergé de leur avoir donné ce conseil. Tandis qu'ils respecteront les règles et les principes de la justice, nous resterons neutres dans la lutte de ce petit peuple français et bien catholique qui veut vivre sur les bords de la Rivière Rouge, qu'il a défendus contre les hordes des sauvages".

Quelques jours après la prise du Fort Garry, le P. Lestanc qui savait que M. Giroux était le condisciple de Collège de Riel, lui demanda de se charger de ce fort. Il devait le visiter souvent pour y réprimer les désordres qui pouvaient se glisser dans la réunion d'un si grand nombre de soldats et y chanter une grand'messe le dimanche. M. Giroux visita le Fort, tous les jours, pour se conformer aux désirs du P. Lestanc. Il s'entretenait fréquemment avec Riel et

parfois couchait au fort, dans la même chambre que le chef du gouvernement provisoire. Mde McTavish (née Rowand) et Mde McTavish, épouse du gouverneur, toutes deux excellentes catholiques, préparaient les objets du culte et assistaient à la messe.

Sir Chs Tupper, qui visita le Fort Garry, à cette époque, se montra fort surpris des excellentes manières et de l'éducation de ces deux dames. On ne pouvait mieux faire l'éloge des Sœurs Grises de Saint-Boniface qui avaient été leurs institutrices. Sir Charles Tupper parla avec émotion de la messe qu'il avait entendue à Saint-Norbert, pendant laquelle les sœurs McDougall et Riel (sœur du Président Riel) avaient chanté des cantiques en cri.

Un jour, le P. Lestane apprit qu'O'Donohue faisait des visites fréquentes au fort et s'entretenait avec Riel ; il lui défendit expressément de retourner au fort. O'Donohue fut très intrigué de cette défense. Quelques jours après, il enleva sa soutane, alla la déposer aux pieds de la statue de la Sainte Vierge dans la chapelle privée de Monseigneur Taché, et s'en alla au fort

Le lendemain, il revint avec un armurier du nom de Kennedy et dit au P. Lestane qu'il quittait pour le moment l'état ecclésiastique pour aider Riel. Comme il était excellent teneur de livres, il fut chargé de prendre note de toutes les marchandises de la Compagnie de la Baie d'Hudson qu'il livrait au gouvernement provisoire, et de prendre charge de la comptabilité du nouveau gouvernement.

M. Giroux parle avec éloge des qualités du cœur et de l'esprit d'O'Donohue, mais il ajoute que, né aux Etats-Unis, il aspirait à la conquête du Nord-Ouest canadien pour le compte de son pays natal.

Un groupe de turbulents, nouveaux venus d'Ontario, insultait les Métis de toutes façons. Un écrivain d'Ontario, qui venait d'arriver, ayant adressé au Globe de Toronto une correspondance d'un cynisme révoltant, se trouva par hasard, quelques jours après, dans le magasin de M. A. G. B. Bannatyne. La femme de ce dernier était une Métisse. Aussitôt cette dernière, l'ayant reconnu, s'arma d'un fouet, et lui tordant le nez, se mit à lui cingler la figure et les reins. Il dut s'enfuir au milieu des huées des assistants.

Il n'y avait, à cette époque, à Winnipeg, qu'un seul hôtel, connu sous le nom de *Red Saloon*, tenu par Bob O'Lane, Irlandais-américain. C'était le lieu de rendez-vous de tous les éléments disparates de cet endroit. O'Donohue était d'une sobriété exemplaire. Toutefois il allait de temps à autre à cet hôtel durant la soirée pour se ren seigner sur l'opinion et les dessein de la population. Un jour qu'un certain nombre des assidus du *Red Saloon* étaient échauffés par la boisson, il surprit leur conversation. Ils annonçaient que les gens du Portage la Prairie, conduits par Boulton, allaient, à un jour indiqué, s'emparer du Fort Garry. O'Donohue avertit aussitôt Riel. Lorsque ces assaillants se mirent en route pour exécuter leur dessein, Riel envoya un détachement de cavalerie sous

les ordres de Lépine. Ils furent aussitôt cernés et obligés de se rendre au nombre de quarante. Parmi les prisonniers se trouvaient Scott, O'Donnell et Power.

Riel était très reconnaissant à O'Donohue des services qu'il lui rendait mais il se plaignait souvent à M. Giroux de ses tendances annexionnistes. Riel s'opposait fortement aux idées d'O'Donohue et était sincèrement résolu à conserver le pays au drapeau anglais. O'Donohue, par ses manières polies, obligeantes et par ses largesses, avait su capter l'affection des Métis.

Un soir, M. Giroux fut obligé de coucher au fort. Il causa de longues heures avec Riel et voici ce qu'il lui dit dans l'intimité de cet entretien : " Je reçois des offres d'hommes et d'argent ($200,000) si je veux continuer la lutte, et on me promet qu'avant longtemps on nous reconnaîtra comme belligérants. Mais je tiens à ce que nous restions sujets anglais, en dépit des propositions sérieuses des Américains. Sous le drapeau étoilé, que deviendrait le peuple métis? Il disparaîtrait dans le grand tout américain, et le gouvernement américain, après s'être servi des Féniens, en qui je n'ai aucune confiance, mettrait de côté les Métis et moi-même le premier."

C'était un secret pour personne que Grant, alors président des Etats-Unis, avait conservé le souvenir des embarras que lui avait suscités le gouvernement anglais pendant la guerre de Sécession, et il aurait été bien aise de trouver un prétexte d'envahir le Nord-Ouest canadien avec l'aide des Métis et des Féniens.

Riel espérait obtenir du Canada la garantie que la langue française et les écoles catholiques seraient maintenues par une loi qui assurerait pour toujours ces droits si chers à ses Métis.

Il était opposé au système des écoles publiques des Etats-Unis. " Pour sauver notre foi et notre langue, ajoutait-il, il nous faut absolument nous assurer des Ecoles catholiques pour notre population."

Il se proposait également de faire une propagande dans la province de Québec et aux Etats-Unis pour amener des immigrants Canadiens-français à la Rivière Rouge, qui épouseraient des filles métisses et formeraient ainsi une forte nation métisse.

C'était le rêve qui le hantait. continuellement.

M. Giroux était présent à une scène qui met en pleine lumière les sentiments de Riel et d'O'Donohue.

Riel venait d'apporter un drapeau anglais pour le hisser au haut du mât dans le fort. Il le déposa sur la table. O'Donohue aussitôt le saisit, le jeta par terre et, le foulant à ses pieds, s'écria avec colère : " O drapeau de malédiction qui a flotté sur ma patrie bien aimée, l'Irlande, comme le symbole et la consécration de toutes les injustices, drapeau détestable qui a tué la liberté de l'Irlande et a fait couler tant de sang, je te foule aux pieds, en exprimant le vœu que tu ne flottes plus désormais sur ce pays de l'Ouest." Riel aussitôt se redressa, ramassa le drapeau et affirma hautement qu'il voulait au contraire que ce pays demeurât sous la domination Britanique. Depuis

lors, le drapeau flotta sur le Fort Garry. Le jour où Wolseley entra dans le fort, par un pur accident qu'explique facilement le désarroi causé par l'arrivée des troupes de Wolseley, le drapeau ne fut pas hissé ce matin-là. Quoiqu'il en soit de ce regrettable oubli, il s'explique facilement dans ces circonstances.

M. Giroux, très occupé par la direction du Collège et de ses missions, demanda au P. Lestane d'être relevé de sa charge de chapelain du Fort Garry. Il avait cessé de visiter le fort depuis quelque temps lorsque, le 4 mars, Scott fut exécuté. Ayant aperçu un attroupement considérable en dehors des murs du fort, il en demanda l'explication à M. de Salaberry, qui avait accompagné M. Thibault à la Rivière Rouge. Il apprit qu'on allait exécuter Scott. Aussitôt, il fit rentrer les élèves du Collège dans une salle qu'il ferma. Il monta ensuite sur la galerie du second étage, d'où il vit un homme les yeux bandés accompagné du Révérend M. Young et il entendit bientôt la détonation d'armes à feu. Scott venait d'être exécuté. Cet acte d'autorité ramena la tranquillité dans le pays. Riel regrettait d'avoir été obligé d'en venir à cette mesure qui lui répugnait, mais il crut que c'était pour mettre fin aux complots et aux attaques incessants contre l'autorité du gouvernement provisoire. Il espérait aussi éviter les désastres d'une guerre civile qui aurait couvert la colonie de flots de sang et de ruines. Le jour de l'exécution de Scott, le P. Lestane ayant été informé de ce qui allait se passer, se rendit aussitôt au Fort Garry pour

implorer la clémence de Riel. En l'apercevant, ce dernier se hâta de lui dire : " C'est une affaire décidée, inutile de parler de clémence et de pardon." Le P. Lestanc se rendit alors dans la grande salle où les Métis, en grand nombre, étaient réunis, ne voulant pas assister à l'exécution. Il leur demanda de se mettre à genoux et de prier pour celui qui devait bientôt mourir et paraître devant son Dieu et son Juge.

Et dire qu'on a publié des photographies représentant le P. Lestanc sur le lieu de l'exécution, encourageant les Métis à tirer. Quelle atroce calomnie!

Riel comptait un certain nombre de Métis, surtout de Sainte-Anne, qui lui étaient opposés. Quelques-uns furent amenés au fort comme prisonniers. Avant la mort de Scott, le major Boulton et le Dr Schultz avaient été condamnés à mort. M. Giroux eut une entrevue avec Riel à ce sujet et il ne tarda pas à comprendre que Riel ne se proposait nullement de leur ôter la vie mais de les effrayer afin d'affermir le gouvernement provisoire. Il alla sur l'heure annoncer à Boulton de n'avoir rien à craindre. En effet, le lendemain, ces prisonniers furent mis en liberté. Le major Boulton se rendit aussitôt au Collège Saint-Boniface et passa en revue les élèves qui avaient été exercés par le Colonel de Salaberry. Il remercia M. Giroux de ses bons offices. Quand au Dr Schultz, qui était l'âme dirigeante du parti opposé à Riel, il est probable que ce dernier lui fournit l'occasion de s'échapper.

Il est juste de faire remarquer ici que le Dr Schultz était aimé des Métis à cause de sa charité envers les pauvres et les malades auxquels il ne refusait jamais ses soins comme médecin.

Il était détenu au fort dans une chambre confortable, et M. Giroux allait souvent le voir et s'efforçait d'adoucir les ennuis de sa captivité. Il lui rendit même plusieurs services. Le Dr Schultz lui en conserva toujours un excellent souvenir.

M. Giroux ici rapporte certains faits très importants pour l'histoire. Nous avons déjà constaté qu'O'Donohue était absolument opposé à l'Angleterre et cherchait à pousser les Métis dans les bras de l'oncle Jonathan. Il s'efforça même de convertir Riel à sa cause.

Monseigneur Taché, qui venait d'arriver de Rome, demanda à M. Giroux de se rendre auprès de Riel afin de discuter avec lui cette question si grave pour l'avenir du pays. M. Giroux s'acquitta de ce message avec plaisir. Il lui représenta que Monseigneur Taché espérait qu'il demeurerait toujours comme par le passé fidèle à la Couronne Britannique, et ne se laisserait pas circonvenir par ceux qui lui conseillaient des entreprises criminelles.

Riel écouta avec une vive attention les paroles de Monseigneur Taché et en fut vivement touché.

Il répondit aussitôt. "Si je voulais attaquer les troupes de Wolseley au lac La Pluie, comme certains personnages me le conseillent, je pourrais facilement anéantir ce corps militaire, avec mes Métis et les



secours indirects du gouvernement américain, mais je ne suis pas assez insensé pour verser le sang inutilement et couvrir mon pays de ruines."

M. Giroux ajoute que Riel ne pouvait compter sûrement que sur un groupe de Métis, qu'un bon nombre lui étaient absolument opposés. On donnait à ce dernier camp le nom de rebelles.

Malgre ses idées annexionnistes, O'Donohue fit toujours preuve d'une grande piété. Pendant qu'il était trésorier du gouvernement provisoire, il fit construire, à Winnipeg, une chapelle comme annexe à la maison d'école des Sœurs Grises. De ce jour, les catholiques de langue anglaise se réunirent le dimanche dans cette chapelle.

Le jour de l'arrivée de Wolseley, une pluie torrentielle couvrit le sol d'eau et de boue dès l'aurore.

Le Président Riel, ayant appris que les troupes approchaient, fit aussitôt servir le déjeuner, ouvrir les portes du fort et partit avec O'Donohue.

Il ne resta au fort qu'un avocat du nom de Chs Champagne et un idiot "Casimir" de légendaire mémoire.

Riel et O'Donohue traversèrent la rivière Assiniboine sur un petit bateau qui les attendait. Riel monta sur un cheval cendré et O'Donohue sur sa fameuse "Mavourneen" et tous deux prirent le chemin de Saint-Norbert. Ils allèrent se réfugier dans la pointe de bois d'Antoine Vermette, à cette époque véritable dédale de bois touffus et inextricables.

De tout ce qui précède, on peut en conclure, je crois, que s'il est vrai de dire avec Monseigneur Ireland que, si le drapeau étoilé ne flotte pas sur l'Ouest canadien, ce pays le doit a Monseigneur Taché, il faut également ajouter que le Président Riel et les Métis français suivirent avec respect les conseils de leur chef spirituel et firent leur devoir en loyaux sujets de sa Majesté.

Ils repoussèrent les appâts de l'or et les séductions de tous genres des Américains, pour demeurer fidèles à leur Souverain et à la direction de leur Évêque.

La gloire de l'un n'enlève rien au mérite des autres.

O'Donohue retourna aux Etats-Unis. Kennedy, qui l'accompagnait, fut arrêté à la frontière et retenu en prison pendant 3 mois; mais, comme il n'y avait pas de preuve de complot de sa part, il fut déchargé et il retourna près de Saint-Paul.

O'Donohue se servit de son influence auprès des Métis pour les persuader d'appuyer les Féniens, mais en pure perte de temps.

Un grand nombre de soldats Irlandais qui avaient pris part à la guerre de Sécession, se préparaient à attaquer la nouvelle province de Manitoba. Les officiers qui devaient diriger les troupes étaient désignés.

Plus de 600 ~~Canadiens~~ carabines avaient été déposés en lieu sûr près de Pembina. On sait que l'attitude des Métis en 1871, ayant à leur tête Riel, Lépine, etc., sema le découragement parmi les Féniens, qui bientôt se dispersèrent.

CHAPITRE CINQUIÈME

M. GIROUX PREMIER PRÊTRE RÉSIDENT EN 1870. — IL FAIT TRANSPORTER LA CHAPELLE. — CONSTRUCTION D'UN PRESBYTÈRE. — LA CLOCHE. — MISSIONS DE LORETTE ET LABROQUERIE. — ERECTION CANONIQUE DE LA PAROISSE DE SAINTE-ANNE. — MISSION DU FORT FRANCIS.

Lorsque M. Giroux vint se fixer permanemment à Sainte-Anne, il avait pu suivre, durant ses nombreuses visites, les événements que je viens de relater et prendre contact depuis deux ans avec la population. Comme ses prédécesseurs, il fut reçu à bras ouverts par le père Morin. Son premier soin fut de construire un presbytère sur le lot 56, auprès du chemin Dawson. Ce presbytère servit également d'école.

Ce fut dans ce presbytère que Mme Gauthier et, plus tard, M. Théophile Paré firent la classe.

Il prit possession de cette modeste demeure le 31 décembre 1870. Pendant 2 ans, il y resta seul et allait prendre ses repas à la résidence de Jean-Baptiste Valiquette. Ce dernier avait épousé Dlle Ursule Grenier.

La compagnie de la Baie d'Hudson avait fait venir cette jeune fille d'Yamachiche, P. Q., pour apprendre aux femmes du pays à tisser la toile et la laine.

M. et Mme Valiquette étaient heureux d'avoir un prêtre à leur portée et lui donnaient la pension gratuitement.

La résidence permanente de M. Giroux à Sainte-Anne date du 15 septembre 1870. Ce fut une grande joie pour les colons, qui, depuis plusieurs années, imploraient cette faveur de Monseigneur Taché. Ce digne Prélat aurait bien désiré se rendre plus tôt à leur désir, mais à son grand regret il n'avait point de prêtre dont il pût disposer.

Le presbytère de M. Giroux ne fut construit que tard à l'automne de 1870. Le carré était de pièces d'épinette rouge dont les joints étaient enduits de mortier. Les gelées firent retirer les joints ; l'enduit même tomba en partie à certains endroits. On peut s'imaginer que, durant ce premier hiver, M. Giroux eut beaucoup à souffrir du froid. Ce presbytère ne comprenait que 20 pieds carrés. En 1872, il y fit ajouter une allonge de 10 pieds, qui lui servit de bureau et de chambre à coucher.

M. Giroux habita ce presbytère pendant 27 ans. En 1898, lorsqu'il érigea l'église actuelle, il y construisit également un nouveau presbytère, dans lequel il résida jusqu'à sa mort.

La première chapelle élevée sur le lot 19 par le P. Lefloch O. M. I., fut transportée sur le lot 56 par M. Giroux, en 1872. Elle était surmontée d'un joli clocher. Une cloche à la voix argentine appelait les fidèles à l'office divin. Cette cloche avait été achetée à Saint-Paul, en 1866, et transportée à travers la prairie par Damase Perreault jusqu'à Sainte-Anne. Elle fut bénite en 1867.

De 1872 à 1883, cette cloche fut suspendue à une charpente. Lorsque les bonnes Sœurs Grises prirent



possession du couvent, elle fut installée dans le clocher de cette maison, où elle servit à appeler les fidèles au service divin et les élèves à la classe.

Le lot 56, qui est devenu la terre de l'église, avait été occupé tout d'abord par Mme Augustin Nolin.

Elle céda ses droits à la mission. Trois frères Nolin vinrent s'établir à la Rivière Rouge savoir : Joseph, Augustin et Louis.

Augustin se fixa sur la terre occupée actuellement par la maison provinciale des Sœurs de la Charité de Saint-Boniface. Il avait pour voisin au nord Louis Jolicœur, qui transporta ses droits à Monseigneur Provencher et reçut en échange la terre sur laquelle se trouve le parc aux Ormes (Elm Park). La cathédrale et l'archevêché sont construits sur l'ancienne terre de Louis Jolicœur. La veuve d'Augustin Nolin alla ensuite demeurer à Sainte-Anne sur le lot 56. Elle avait pour voisin (lot 57) Jean-Baptiste Gauthier. La fille de ce dernier fut la première institutrice à Sainte-Anne, sous le gouvernement d'Assiniboia. En 1873, Jean-Baptiste Gauthier vendit sa terre à la mission et alla demeurer à Lorette.

Tout en étant curé de Sainte-Anne, M. Giroux n'en continua pas moins jusqu'à sa mort à desservir des missions qui sont devenues depuis des paroisses.

Dès l'été de 1871, il se rendit à la Rivière aux Saules et donna une mission à un parti nombreux de travailleurs employés à des travaux sur la route Dawson.

En 1872, il fit transporter la chapelle du P. Lefloch sur la terre de la mission. De 1871 à 1872, M. Giroux disait la messe, sur semaine, dans son presbytère, et le dimanche, dans la chapelle sur la terre de Jean-Baptiste Perreault.

La même année (1872), Monseigneur Taché fit sa visite pastorale à Sainte-Anne des Chênes. M. Joseph Nolin lui présenta, au nom de la population, une adresse dans laquelle il remerciait Sa Grandeur de son dévouement pour la défense des droits de la la nation métisse.

Monseigneur fut très sensible à cette expression de sentiments qui répondait si bien à la tendre affection qu'il portait aux anciens du pays. Il félicita leur pasteur des progrès opérés dans la paroisse par le zèle, l'initiative et les sacrifices de M. Giroux. Cette visite fut une grande consolation pour le pasteur et les fidèles.

Jusqu'en 1873, M. Giroux allait dire la messe à Lorette dans une maison privée, car il n'y avait pas de chapelle. Le 1er novembre de cette année (1873), M. J.-D. Fillion le remplaça à Lorette et, depuis lors, un prêtre de l'Archevêché visita régulièrement cette mission tous les quinze jours.

Nous l'avons déjà dit, M. Giroux était d'une grande prudence ; on pourrait peut-être ajouter, qu'au premier abord, il était sans défense contre la dissimulation. Lorsqu'il s'apercevait d'une malice que ses amis intimes avaient voulu lui faire, il était le premier à en rire.



M. L'ABBÉ L. R. GIROUX, Curé

C'est ce qui arriva alors qu'il revenait un dimanche matin de Lorette, où M. Jean-Baptiste Desautels était aller le chercher pour chanter la grand'messe à Sainte-Anne. Et voilà qu'à une couple de milles de la chapelle de Sainte-Anne, M. Desautels se mit à fouetter violemment ses chevaux. " Mais, lui dit M. Giroux, pourquoi lancez-vous ainsi vos chevaux?" " C'est que, lui répondit Desautels, je crains d'arriver trop tard pour la messe." " Mais, réplique M. Giroux, il n'y a pas de danger puisque je suis ici." A peine avait-il prononcé ces mots que voyant M. Desautels s'éclater de rire, M. Giroux lui dit: "Ah ! méchant que vous êtes, vous m'avez tendu un piège et je suis tombé dedans."

Déchargé de Lorette, il porta ses soins sur les nouveaux colons de Saint-Joachim de La Broquerie.

On peut dire, en toute vérité, que La Broquerie, Thibaultville et Sainte-Geneviève sont des filles de la paroisse de Sainte-Anne et ont eu pour premier père commun le premier curé de Sainte-Anne.

En rendant ainsi hommage à l'esprit apostolique de M. Giroux, je sais que je n'enlève rien des mérites éminents des premiers prêtres résidents de ces paroisses, qui ont rendu si féconde la première semence jetée en terre par leur devancier. Ce n'est qu'en 1884, que M. Guay vint demeurer à Saint-Joachim de LaBroquerie et déchargea M. Giroux de la desserte de cette paroisse. Monseigneur Taché fit sa visite pastorale à Saint-Joachim pour la première fois en 1886.

M. Giroux, depuis le 15 septembre 1870, fut *de facto* curé de la paroisse de Sainte-Anne. L'était-il *de jure?* Serait-il plus exact de dire qu'il était desservant de la mission de Sainte-Anne? Je n'insiste pas sur ce point. Ce qu'il y a de certain c'est que, le 11 avril 1876, Monseigneur Taché érigea canoniquement Sainte-Anne en paroisse et en nomma M. Giroux curé.

L'érection canonique de Sainte-Anne termine ce chapitre.

Pour ne pas trop m'éloigner de Sainte-Anne, théâtre ordinaire des travaux de M. Giroux, j'ai du sacrifier l'ordre chronologique et réserver à la fin de ce chapitre les quatre missions qu'il donna au Fort Francis en 1873, 1874, 1875 et 1876.

La distance, aller et retour, était près de 500 milles.

Le trajet se faisait en voiture à travers la forêt, en suivant la route Dawson, jusqu'au fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à l'Angle du Nord-Ouest. De ce poste, les voyageurs prenaient les canots, traversaient le lac des Bois et remontaient la rivière La Pluie jusqu'au Fort Francis.

M. Giroux fit ce long et pénible voyage pendant quatre années consécutives. Nous avons la bonne fortune de posséder le récit de sa première mission en 1873, qui a été reproduit dans les Cloches (vol. 1, p. 387-423).

" Dans le cours du mois de mai 1873, Sa Grandeur Monseigneur Taché de si douce mémoire m'écrivait :

"Le bon Père Lestane, qui avait charge de visiter les missions indiennes et métisses du district du lac La Pluie ne peut faire le voyage. J'ai pensé à vous pour le remplacer. Je compte donc sur vous pour aller visiter ces pauvres abandonnés qui, depuis assez longtemps, n'ont pas reçu la visite du prêtre. Il est vrai que l'an dernier, M. Ritchot, curé de Saint-Norbert, revenant de Montréal par la route Dawson avec les RR. MM. Fillion, Samoisette et Proulx, a traversé le district et baptisé quelques enfants au Fort Francis, mais faute de temps, il n'a pu y séjourner." M. l'abbé Fillion, avec ce zèle qui a été le trait caractéristique de sa vie sacerdotale, s'était offert au digne curé de Saint-Norbert pour demeurer au Fort Francis et y établir une mission permanente ; mais faute de chapelle et d'instruction de l'autorité épiscopale, ce vétéran du clergé séculier ne voulut pas laisser à ce poste isolé le jeune et dévoué missionnaire. Le bon Dieu le réservait à être l'apôtre des missions éparses, échelonnées sur les bords de la Rivière Rouge, missions qui sont devenues de belles et florissantes paroisses qui sont l'honneur de notre Sainte Religion et qui sont un rempart pour notre nationalité.

" Après la réception de cette lettre, je descendis à Saint-Boniface et me remis entre les mains de mon Evêque."

D'après le conseil de ce prélat si sage et si prévoyant, j'allai rendre visite à M. McTavish. Ce Monsieur, depuis le départ du gouverneur, était l'homme de confiance de la Compagnie de la Baie d'Hudson.



C'était entre ses mains que le gouverneur, son homonyme, avait remis toutes les affaires de la Compagnie.

M. John McTavish avait été élu, par la paroisse de Sainte-Anne, membre de la première législature de Manitoba. Heureux sans doute de trouver une occasion de témoigner à l'Évêque de Saint-Boniface combien la Compagnie savait apprécier la marque de confiance et d'estime que la population native du pays venait de donner à la Compagnie dans la personne d'un de ses principaux membres, ce Monsieur me donna une lettre de recommendation à l'adresse de tous les officiers de son vaste district. Il leur écrivait de me recevoir dans leur poste, de me fournir gratuitement tout ce dont j'aurais besoin, ajoutant qu'il considèrerait être fait à lui-même ce qu'ils feraient pour moi.

Quiconque connaît un peu l'obéissance absolue des officiers de la Compagnie à leur chef, comprendra qu'avec une lettre telle, il n'y avait plus de misère pour moi.

La providence me traitait en enfant gâté.

Après avoir présenté cette lettre si bienveillante à Sa Grandeur, je demandai la bénédiction. Alors ce bon père au cœur éminemment apostolique me dit : "Oui, je vous bénis, je bénis votre voyage. Vous êtes, après M. Belcourt, le premier prêtre séculier qui visitera ce district. Dites bien aux sauvages et aux Métis que je les bénis, que je ne les oublie pas. Je vous remets un manuscrit en langue sauteuse, contenant un abrégé succinct de la doctrine chrétienne et un questionnaire pour les confessions.

Mon vaste diocèse est rempli de sauvages presque tous infidèles. Je n'ai pas de prêtres à leur envoyer. En 1867, j'ai député le bon M. Ritchot dans la province de Québec, pour avoir des missionnaires, et il est revenu avec vous seul. C'est cette disette de prêtres qui, au milieu des tristesses du présent et des inquiétudes d'un avenir gros de nuages, attriste mon cœur d'Evêque."

Fort de la bénédiction de Monseigneur Taché qui pouvait bien dire comme Notre-Seigneur : " *Exemplum dedi vobis*, je vous ai donné l'exemple" je laissai Sainte-Anne le 30 juin 1873.

Par un arrangement fait avec M. J.-H. Stanger, qui avait le contrat de la malle, depuis Sainte-Anne jusqu'à l'Angle du Nord-Ouest, distance d'environ quatre-vingt milles, je partis avec un sauvage du nom de Joseph Cashawa, Indien qui s'est toujours fait remarquer par son esprit de foi et sa bravoure, comme l'atteste la médaille qu'il porte sur sa poitrine.

M. Stanger, avec la générosité qui l'a toujours distingué, me donna un passage gratuit et le droit à la "marmite commune".

Sur la route Dawson, à peine ouverte, nous rencontrâmes un bon nombre d'immigrants à pied et mourant de faim.

Le gouvernement, ne s'attendant pas à une aussi forte immigration, n'avait pas eu la pensée ou le temps d'approvisionner les quelques misérables stations échelonnées sur la route.



En quittant Sainte-Anne, on laisse la grande prairie pour entrer dans un pays boisé et rocailleux.

En 1873, la hache du pionnier, du marchand de bois et tout spécialement le feu n'avaient pas encore fait leur ravage. C'était la forêt vierge, avec ses fourrés épais et ses abatis de trembles, d'ormes, d'épinettes et de bois de toute espèce. C'est près de cette forêt, située à 8 milles de Sainte-Anne, qu'est bâtie l'école-chapelle actuelle de Thibaultville.

Le premier soir, après le souper, la prière du soir et la récitation du chapelet avec mon sauvage, nous préparons notre lit de campement, qui consistait en une couche de branches de cèdre.

A l'entrée de la tente, pétillait un bon feu et au-dessus de nos têtes brillait le ciel parsemé d'étoiles.

Le lendemain, mon sauvage et moi, nous nous rendons sur les bords de la Rivière Blanche (White River) et, 17 milles plus loin, nous traversons la Rivière aux Bouleaux. C'est sur les bords de cette dernière que j'allai, en 1871, donner une mission à un parti considérable de travailleurs employés par M. Dawson.

Des bords de la Rivière aux Bouleaux, je poursuivis mon voyage sans incident jusqu'au beau Lac des Bois.

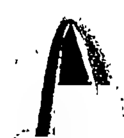
Là, à l'angle du Nord-Ouest nous prenons passage sur un grand canot qui venait d'arriver du Fort William et qui y retournait le lendemain. Mes nouveaux compagnons de voyage, un guide métis-anglais protestant et sept sauvages païens, me regar-

dèrent d'abord d'un air équivoque, mais après quelque temps, ils se montrèrent polis et obligeants.

Le lendemain soir de notre départ, un vent violent commença à souffler sur le lac. Nous fûmes obligés de regagner terre et d'attendre la fin de la tempête qui dura deux jours. Le samedi soir, à 8 heures, le guide, malgré un vent violent, ordonna de prendre le large dans le but d'atteindre une île. Par un lac très houleux, nous abordâmes enfin à cette île. Alors guide et sauvages, retournant le canot sur la grève, s'empressèrent de se diriger vers un parti nombreux de sauvages avec lesquels ils se livrèrent au jeu pendant toute la nuit.

Le lendemain, dimanche, nous quittâmes l'île pour nous rendre à Hungry Hall (Salle de la faim). Pourquoi ce nom? Dieu le sait. Sans doute que de malheureux indiens faillirent périr de misère à cet endroit ainsi appelé par les Sauteux "Buckete". La traversée fut belle. A Hungry Hall, mon guide disparut et ce n'est que vers midi que je pus apprendre que nous partirions à 3 heures. La chaleur était très grande. Or, chose horrible à dire, du cimetière sauvage où un bon nombre de corps étaient enroulés dans des écorces de bouleau et suspendus sur des tréteaux, il s'exhalait une odeur nauséabonde.

Cette singulière coutume de ne pas enterrer les morts se rencontre encore presque partout. Sur les bords de la rivière Qu'Appelle, on voyait encore dernièrement des cadavres de sauvages assis sur un monticule, le fusil au bras, comme dans l'attente du passage des troupeaux de bisons.



A 3 heures, après avoir reçu des provisions et de l'argent du gouvernement fédéral, nous continuâmes notre voyage lentement, car mes sauvages ne se pressaient pas pour se rendre au Fort William, vu qu'ils étaient bien nourris. C'est la grande affaire pour un sauvage. En quittant le Lac des Bois, nous entrâmes dans la rivière La Pluie, qui est navigable jusqu'au Fort Francis. Il nous fut donc facile de remonter cette rivière jusqu'au fort.

Le Fort Francis

Dans ces endroits solitaires et isolés, l'arrivée d'un canot portant un missionnaire fut tout un événement. Aussi il y avait foule au pied de la chute où accosta notre embarcation. Après avoir salué les Métis et les sauvages réunis sur le rivage, je me dirigeai vers la maison du commis en charge de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et je fus très bien reçu par M. Crow. Je célébrai la Sainte Messe à 11 heures : consolation que je n'avais pas eue depuis mon départ de l'Angle du Nord-Ouest.

Après le déjeuner pris au fort, je me rendis chez un Métis du nom de Jourdain. Là, il fut décidé que je dirais la Sainte Messe dans sa maison et que j'y ferais le catéchisme et l'école. Métis et Sauvages, tous furent fidèles à venir à la mission.

Une vingtaine d'ouvriers, tous Sorellois, étaient alors occupés à construire deux vaisseaux que le gouvernement fédéral destinait au service du Lac des

Bois et du Lac La Pluie. Ces braves ouvriers, heureux d'avoir le prêtre au milieu d'eux, construisirent une chapelle attenant au vaste hangar de la Baie d'Hudson. C'est dans cette chapelle que, le dimanche, je faisais l'office divin, avec toute la solennité possible, ce qui attirait beaucoup de protestants. A égale distance du fort de la Baie d'Hudson et de celui du Nord-Ouest, se trouvait le cimetière. Il y avait, tout près de là, une croix vermoulue gisant par terre. C'était la croix qui avait été plantée en 1843 par M. Belcourt. Le dimanche, je fis la bénédiction d'une autre croix que nous plantâmes solennellement en présence de toute la population du Fort Francis.

Ce fut une excellente occasion de donner à cet auditoire, où il y avait un bon nombre de protestants et de païens, un exposé de la doctrine catholique.

Durant dette mission de 1873, il se passa un fait qui démontrera quelle salutaire influence une mère chrétienne peut exercer, même de bien loin, sur son enfant.

Parmi les Canadiens occupés au Fort Francis, il y avait un jeune homme dont la vie était un scandale même au milieu d'une population peu facile à scandaliser.

Il ne venait pas à la messe et il prenait tous les moyens de ne pas rencontrer le prêtre.

Enfin le bon Dieu permit qu'il se trouva sur mon chemin.

" Mon père, me dit-il, je suis bien malheureux parce que j'ai abandonné toute pratique religieuse."

Alors je lui parlai de la miséricorde de Dieu, de la bonté de Marie, de sa première communion, de sa paroisse natale, de son bon vieux curé et surtout de sa mère. A ces mots, il se mit à pleurer : " Oui, dit-il, j'ai une sainte mère. La dernière fois qu'elle m'écrivait, elle me reprochait tendrement mon oubli du bon Dieu et ma négligence à lui écrire." " Tous les soirs, écrit-elle, je vais m'agenouiller au pied de l'autel de la sainte Vierge où je t'ai consacré à Marie." Jusqu'à ce jour, ajouta le prodigue, je n'ai pas même répondu à ses lettres, tant j'avais honte de ma mauvaise conduite. Mais demain, mon Père, je lui écrirai, parce que je veux faire la paix avec le bon Dieu." Oh ! que le souvenir et les prières d'une mère chrétienne peuvent ramener, à Notre-Seigneur, bien des prodigues.

Les Écossais de Saint-Raphael, Ontario.

Le temps de ma mission au Fort Francis touchait à sa fin, lorsque je reçus une lettre d'un M. Kennedy, contre-maître, me demandant d'aller donner à ses hommes une mission, afin de leur faire gagner l'indulgence du Jubilé. C'était des Ecossais catholiques venus d'Ontario, comté de Glengary, et qui faisaient chantier pour le gouvernement fédéral, dans une des îles du lac La Pluie.

Un canot fut mis à ma disposition, avec deux Métis pour me conduire. Avant d'arriver au lac La Pluie, à deux milles de la chûte, dans une baie

profonde, près du rapide impétueux de Koutchichin, où la rivière prend sa source, je vis les ruines du fort Saint-Pierre, élevé en 1732 par le neveu du célèbre Pierre Gauthier, Varennes de la Vérendrye.

A mon arrivé au camp, vers quatre heures de l'après-midi, M. Kennedy, le contre-maître, sonna la cornemuse et donna congé à ses hommes qui étaient tous catholiques. Le lendemain matin, tous s'approchèrent de la sainte table avec une foi et une piété admirables.

Quel beau spectacle que celui de ces robustes montagnards écossais, prosternés au pied d'un autel rustique adossé à un roc élévé dans une île couverte de pins altiers, et chantant en leur belle langue celtique les refrains pieux de la vieille Ecosse catholique. Le fait d'être loin, bien loin de leurs foyers, mettait l'émotion dans tous les cœurs, et leurs voix émues me remuaient moi-même jusqu'au fond de l'âme.

Après le déjeuner, M. Kennedy me présenta un généreux souvenir en me disant : " Nous sommes heureux d'avoir reçu la visite du prêtre et d'avoir pu faire notre Jubilé, car nous n'espérions pas retourner cet automne à Saint-Raphaël (Glengary). Bien qu'éloignés du prêtre, nous n'oublions pas que nous sommes catholiques. Ici, point de blasphèmes et de paroles obscènes. Le soir, la prière et le chapelet sont récités en commun.

Le dimanche, comme quelques-uns d'entre nous savent un peu le chant, nous chantons comme si la Sainte Messe se disait réellement. Je lis l'Evangile et je fais une lecture pieuse.



Dans l'après-midi, nous chantons les vêpres, avec l'aide de livres de chant que nous avons apportés.

J'étais ému et édifié. Alors commentant les paroles de Saint Paul : " Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ," je répondis à ces bons Ecossais catholiques que, dès mon arrivée au Fort Francis, j'avais entendu dire, par des protestants, même, que leur chantier était regardé comme un modèle et que cette nouvelle avait réjoui mon cœur, comme elle réjouissait celui de Jésus.

Maintenant je pouvais dire comme les Samaritains à la Samaritaine: " Ce n'est pas par ouï-dire que je connais ces choses si édifiantes. Je les constate actuellement avec joie, je les vois de mes yeux et je les entends de mes oreilles."

Comme ces bons Ecossais parlaient avec admiration de leur bon curé " Father Gauthier," devenu depuis un des princes de l'Eglise, l'archevêque actuel de Kingston!

Quelle leçon et quel exemple pour les maîtres de chantier et leurs hommes ! Que de réformes à faire, que de mal à empêcher, de bien à opérer, si maîtres et serviteurs se donnaient la main pour bannir le blasphème, la boisson, et les discours obscènes et impies.

M. Kennedy, à la tête de ses hommes, vint me reconduire au rivage, où m'attendaient mes deux Métis, Pierre et Patrice Cyr.

Après avoir donné à chacun une bonne et chaude poignée de main et être monté dans le canot, j'en-

tendis ce digne homme me dire : " Nous ne reverrons pas de prêtre avant 10 mois, une dernière bénédiction, mon Père, afin que le bon Dieu nous préserve de tout accident et nous ramène sains et saufs au milieu de nos familles anxieuses de nous revoir et nous donne la force de supporter l'ennui de l'isolement et de la séparation."

Alors, debout dans mon frêle canot et les larmes dans les yeux, je levai la main sur ces travailleurs agenouillés sur le rivage. Je demandai à Notre-Seigneur, du fond de mon cœur, de bénir ces bons catholiques, qui, dans un coin isolé de ces immenses forêts du Lac La Pluie, faisaient bénir le nom de Dieu et glorifiaient notre sainte religion. Comme la religion catholique (et la religion catholique seule, parce que seule elle est la vérité) crée une douce union fraternelle entre tous les cœurs, entre le troupeau et le pasteur. J'étais alors bien jeune, j'étais étranger à la langue de ces bons Ecossais, mais j'étais prêtre de la sainte Eglise catholique et, à ce titre seul, ces hommes que je ne connaissais que d'hier, s'inclinaient pour recevoir ma bénédiction et me recevaient comme un envoyé de Dieu. Plus d'un quart de siécle s'est écoulé depuis cette scène si touchante, plusieurs sans doute de ceux qui se trouvaient dans cette île isolée dorment le sommeil du juste ; mais le prêtre, qui lui aussi se fait vieux, n'oublie pas ces bons montagnards de Saint-Raphaël.

Revenu au Fort Francis, je me disposai à partir pour Sainte-Anne."

M. Giroux s'arrête ici. Il continua pendant 3 ans à instruire les catholiques de cette mission et à leur prêcher une retraite à tous les ans. Les P P. Oblats qui lui succédèrent ont pu constater tout le bien fait par M. Giroux au prix de bien des sacrifices.

Un jour, un sauvage catholique du Lac Seul se rendit au Fort Francis pour faire régulariser sa situation. Il avait épousé sa cousine germaine sans avoir obtenu de dispenses. M. Giroux l'engagea à venir au Fort Francis avec sa femme, l'année suivante, afin de régler son cas.

Or le Lac Seul est à des centaines de milles du Fort Francis. C'était un voyage de plusieurs semaines qu'il lui demandait. L'année suivante, lorsque M. Giroux arriva au Fort Francis, ce sauvage et sa femme l'attendaient. M. Giroux, après leur avoir accordé les dispenses voulues, reçut leur serment et bénit leur union.

Quel exemple admirable pour les catholiques que la foi de ce pauvre sauvage! Quelle leçon d'obéissance à la loi de Dieu et de l'Eglise nous donnent ces deux enfants des bois!

CHAPITRE SIXIÈME

DEUXIÈME ÉGLISE CONSTRUITE EN 1878. — NOUVELLES CLOCHES. — LES PÈLERINAGES. — LA SAINT-RAYMOND. — L'ENFANT-JÉSUS DE THIBAULTVILLE. — LE HOURD DU CÔTEAU PELÉ. — SAINTE-GENEVIÈVE.

Il serait fastidieux de suivre par ordre chronologique les événements ordinaires de la vie de M. Giroux. Il suffira de noter les plus importants et de donner une idée d'ensemble.

En 1878, M. Giroux fit ériger une église pour remplacer la chapelle du P. Lefloch. Elle servit au culte jusqu'au 1er novembre 1898, date à laquelle le sanctuaire actuel a été béni par Monseigneur Langevin.

Ce deuxième temple avait environ 70 pieds de long et 25 de largeur. Comme la première chapelle, il avait été construit en boulins d'épinette rouge équarris. Il ne fut jamais terminé. Pendant les grands froids de l'hiver, il était loin d'être chaud. La pauvre cloche qui conviait les fidèles aux offices pesait 130 livres.

Cette cloche, la première qui se fit entendre des fidèles, lance encore ses sons harmonieux dans le clocher du couvent de Sainte-Anne. C'est en 1883 qu'elle fut transportée au couvent. Le 11 août 1915, trois nouvelles cloches fabriquées par la maison Paccard, Annecy-le-Vieux, France, et achetées par Monsieur le curé Jubinville, successeur de M. Giroux, furent bénites par Monseigneur Béliveau et firent entendre leurs voix mélodieuses à cette occasion.

M. Giroux avait une dévotion ardente envers la Bonne sainte Anne. Il se fit l'apôtre de cette dévotion et s'efforça de la répandre dans toute la province. Dès 1878, on voit des groupes de fidèles venir en nombre des paroisses avoisinantes, pour solliciter des faveurs particulières de cette grande Thaumaturge.

Il faut bien avouer cependant que l'église était peu attrayante. Elle était d'un tel dénûment qu'il fallait une foi vive pour exciter les pèlerins à la visiter.

On entendait parfois répéter : " Mais comment voulez-vous que sainte Anne fasse des miracles dans un si pauvre temple". La Bonne sainte Anne n'était pas cependant de cette opinion, car elle récompensa la piété des fidèles par des miracles bien authentiques. A tous les ans, le nombre des pèlerins accusait un progrès sensible ; c'est ainsi qu'en 1888, plus de 700 personnes s'approchèrent de la Sainte Table. Monseigneur Taché avait voulu lui-même présider ce pèlerinage.

Jusqu'au printemps de 1899, le trajet se faisait en voiture. Cette année-là, la Compagnie du Canadien-Nord (C. N. R.) commença à transporter les voyageurs entre Winnipeg et le Fort William via le Fort Francis. Il n'y avait que quelques mois que l'église actuelle avait été ouverte au culte. Dès lors, les fidèles affluèrent de toutes parts au nouveau Sanctuaire, jusque même des Etats-Unis.

M. Giroux eut la grande consolation de voir Monseigneur Langevin et, après lui, Monseigneur Béliveau, suivant l'exemple de Monseigneur Taché, se mettre

à la tête des pèlerinages et entraîner les foules au Sanctuaire de la bonne sainte Anne.

Le 3 juillet 1899, Monseigneur Langevin, dans son rapport sur la visite pastorale de cette paroisse avait écrit ces lignes prophétiques : " Nous avons l'espoir que Sainte-Anne des Chênes sera un lieu de pèlerinage béni pour tout le diocèse."

M. Giroux eut la douce consolation de voir ces souhaits se réaliser.

Depuis 1889, on peut dire que des milliers de fidèles vont vénérer les reliques de la Bonne sainte Anne et communient au mois de juillet dans le nouveau Sanctuaire. L'élan est donné pour ne plus se ralentir. Des guérisons nombreuses ont lieu presque à tous les ans.

D'ordinaire, la foule s'organise à la gare et se rend en procession, drapeaux en tête, en chantant des cantiques en l'honneur de sainte Anne. Au départ, s'élève de toutes les poitrines le cri d'amour et de confiance " Vive la Bonne sainte Anne ". Ces manifestations religieuses, attestent la foi robuste de notre population et sont une source de bénédictions pour les catholiques de notre province.

Il convient de rendre ce témoignage aux paroissiens de Sainte-Anne, c'est qu'ils étaient affectueusement attachés à leur curé et ont toujours répondu généreusement à son appel.

Aussi la Saint-Raymond, fête patronale de leur curé, mettait toute la paroisse en liesse.

Le premier Pasteur du diocèse ainsi qu'un nombreux clergé venaient à tous les ans prendre part à cette fête.

5



Le soir, les élèves du couvent donnaient une séance dramatique et musicale avec adresse devant une salle comble. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le talent exquis et délicat des bonnes Sœurs Grises pour monter une pièce. Leur réputation n'est plus à faire. Elles se surpassaient à tous les ans. Ces bonnes Sœurs ont toujours su trouver le chemin du cœur.

Une adresse accompagnée de présents était offerte par les paroissiens. C'était vraiment un spectacle réconfortant que de voir cet excellent curé, devenu le doyen du clergé, entouré de son Évêque, de ses confrères et de ses paroissiens recevoir, avec émotion les sentiments de gratitude et les bons souhaits de tous. De ces manifestations se dégageait la pensée que le curé est pour nous l'âme de la paroisse et le père des fidèles et que cette union intime qui existe entre le pasteur et les brebis constitue un élément de vitalité religieuse et nationale qui assure l'avenir de notre race.

En 1901, M. Giroux, constatant qu'un nombre assez considérable de colons s'était fixé sur le chemin Dawson, à une dizaine de milles du village de Sainte-Anne, alla les visiter dans le but d'y établir une mission. Le 1er août 1901, il y dit la première messe dans la maison d'école.

Il donna à cette mission le nom de "L'Enfant-Jésus de Thibaultville". Le 22 août de la même année, il planta une croix sur la propriété d'Alfred Nault, qui appartenait autrefois à Julien Huppé. Il y chanta la première grand'messe dans la maison d'école, le 1er mars 1903.

M. Giroux, dès 1903, commença à sentir les atteintes d'une maladie qui devait le conduire au tombeau.

D'ailleurs, le couvent et la paroisse ne lui laissaient guère de temps à consacrer à cette nouvelle mission. Il demanda un vicaire. A cette époque, c'était presque un luxe pour un curé que d'avoir un assistant. Monseigneur Langevin lui envoya M. l'abbé Alexandre Defoy, avec l'entente qu'il prendrait bientôt charge de Thibaultville.

Il demeura vicaire du 20 février 1903 au 26 mars 1904, date à laquelle il fut promu à la cure de Thibaultville. Le 31 juillet 1905, M. Giroux bénit la cloche de Thibaultville, qu'il avait été le premier à desservir.

D'où vient ce nom de Thibaultville?

M. Jean-Baptiste Thibault fut envoyé en 1842 par Monseigneur Taché jusqu'au Fort des Prairies (Edmonton). Il fut le premier missionnaire qui se rendit jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses.

Après l'incendie de la cathédrale de Monseigneur Provencher, son successeur Monseigneur Taché descendit dans la province de Québec pour y recueillir des aumônes et commença les travaux d'une nouvelle cathédrale.

M. Thibault fut chargé de faire préparer le bois destiné au nouvel édifice.

Il se rendit avec des ouvriers au "Coteau Pelé" près du chemin Dawson et y installa un échafaud pour scier à bras la planche et les madriers nécessaires à la nouvelle construction. On donna, à tort ou à raison, à cet échafaud le nom de "Hourd". Au moyen âge on appelait " Hourd " une tour que l'on dressait pour les spectacles des tournois. Le seul tournoi au " Coteau Pèlé " était entre les scieurs,



à qui préparait le plus grand nombre de planches d'épinette rouge en moins de temps.

Pour honorer la mémoire de ce vétéran des missionnaires et en souvenir des travaux de M. Thibault au "Coteau Pelé"; la nouvelle mission reçut le nom de Thibaultville.

A peine avait-il cessé de desservir Thibaultville, que M. Giroux ouvrit une autre mission à Sainte-Geneviève.

Dès 1904, il visita régulièrement ce dernier endroit. Son vicaire, M. Nadeau, le remplaçait à diverses époques. Le missionnaire disait la messe dans la maison de Louis Saltel ou Wm Desrosiers.

En 1906, la mission comptait 75 catholiques, mais l'année suivante la population s'élevait à 93 dont 53 communiants.

Monseigneur Langevin, en lui donnant le nom de la paroisse natale de M. Giroux (Sainte-Geneviève), voulait honorer le zèle de ce dévoué curé. En 1908, M. Giroux se rendit à Sainte-Geneviève et donna à la paroisse une chapelle complète.

Tous ces objets du culte avaient été conservés dans une cassette, il y avait 40 ans, et avaient servi aux missions du Fort Francis, de Lorette, La Broquerie et Thibaultville. Il demeura chargé de cette mission jusqu'à sa mort.

A tous les samedis, son vicaire ou lui-même partait pour Sainte-Geneviève, y faisait l'office le dimanche et revenait le lundi suivant.

CHAPITRE SEPTIÈME

BÉNÉDICTION DE LA PIERRE ANGULAIRE DE L'ÉGLISE ACTUELLE EN 1895. — ELLE FUT BÉNITE EN 1898 ET DÉCORÉE EN 1908. — CROIX ÉRIGÉE. — M. L. G. BÉLANGER ORDONNÉ PRÊTRE. — SOUVENIR DU CURÉ DE BERTHIER. — NOUVEL ORGUE. — STATISTIQUES. — STATUE DE SAINTE ANNE. — ORDINATION DE M. PARÉ ET DU P. MAGNAN. — MALADIE. — SES ASPIRATIONS POUR SAINTE ANNE. —DERNIER TRAVAUX.

Depuis plusieurs années, M. Giroux sentait le besoin de construire une nouvelle église plus somptueuse et plus convenable que celle qu'il avait érigée en 1878. Les développements de sa paroisse lui permettaient cette entreprise. Il fit appel à la générosité des fidèles, et, le 26 juillet 1895, Monseigneur Langevin bénissait la pierre angulaire du nouveau temple.

L'année suivante, le 16 juillet, étant l'anniversaire de l'arrivée de Monseigneur Provencher à la Rivière Rouge, il bénit la croix du cimetière. La nouvelle église est en brique. Elle a 152 pieds de longueur y compris la sacristie et 73 pieds de largeur, en y comprenant les transepts. Le chœur est de 27 x 26. La hauteur de l'église est de 122 pieds, du sol au sommet de la flèche.

Elle fut ouverte au culte en 1898, mais il dut attendre dix ans pour se procurer les fonds nécessaires pour

terminer l'intérieur. Il la fit décorer en 1908. Parmi les desseins qui ornent la voûte, on remarque le drapeau Carillon Sacré-Cœur, le pélican, le Sacré-Cœur et l'agneau de Dieu immolé.

En 1901, une retraite fut prêchée par les Révérends P. P. Godts et Liétaert, C. SS. R., à l'occasion du Jubilé. Pour commémorer cet événement et consacrer la paroisse au Divin Rédempteur, trois croix furent érigées, le 8 juillet, sur la propriété de Richard Robert, Louis Dufresne et Elzéar Fiola.

Le 27 septembre 1903, fut un jour de grande joie pour le pasteur et les fidèles de Sainte-Anne. M. L. G. Bélanger, enfant de la paroisse, était ordonné prêtre à Sainte-Anne. Il est le premier prêtre né au Manitoba. M. Giroux était son parrain et eût la consolation de l'assister à sa première messe, le lendemain matin.

La même année, M. Giroux fit dorer un calice qui lui rappelait un bien doux souvenir. Sur son lit de mort, M. François-Régis Gagnon, curé de Berthier, avait chargé un prêtre de faire parvenir ce calice à M. Giroux, comme enfant de sa paroisse. Il le reçut, le 15 février 1873. Il ne voulut jamais se départir de ce présent qui lui rappelait le sol natal.

Au mois de juillet 1904, M. Giroux appela les Révérends P P. Proulx et Blain, S. J., à Sainte-Anne pour prêcher une retraite.

Après cette retraite, une croix fut élevée sur la terre de M. Théo. Paré.

Le 8 décembre 1904, dans le monde entier, les Noces d'or de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception furent célébrées avec pompe, éclat et dévotion. M. Giroux fit coïncider cette belle fête en l'honneur de la sainte Vierge avec l'inauguration d'un nouvel orgue, construit par la maison Casavant de Saint-Hyacinthe. C'était le Rév. P. Grenier, S. J. qui avait réussi à solliciter dans la province de Québec les fonds nécessaires pour l'achat de cet instrument. M. Giroux le fit installer et, pour la première fois, il fit résonner la voûte de la nouvelle église de ses sons harmonieux à l'occasion de cette fête. Pour couronner le tout, dans la soirée, toutes les résidences du village furent illuminées.

Le recensement de 1904 constatait une population catholique de 1284 âmes.

L'école du couvent était fréquentée par 150 enfants.

Quatre autres écoles étaient ouvertes dans la paroisse, savoir : Caledonia, Raymond, Sainte-Anne Centre et Sainte-Anne Ouest.

Le 25 juin 1905, Monseigneur Langevin, durant sa visite pastorale, bénit la belle statue de sainte Anne qui orne la façade de l'église. Il confirma plus de cent enfants, c'est-à-dire plus du double de ceux qu'avait confirmés Monseigneur Taché en 1886. C'est assez dire que la paroisse s'était merveilleusement développée.

En 1906, M. Giroux éprouvait une grande joie en voyant son vieil ami et paroissien élevé au sacerdoce dans la personne de M. Théophile Paré.

Il fut ordonné le 26 juillet 1906, dans l'église de Sainte-Anne par Monseigneur Langevin. M. Paré, après avoir été procureur de l'Archevêché de 1918 à 1921, a dû se désister de ses fonctions, vu l'état de sa santé. Il continue néanmoins à rendre encore de précieux services au bureau de la procure.

Né à Lachine, P. Q., en 1850, il arriva en 1878 à Sainte-Anne, où il fut successivement instituteur, secrétaire-trésorier de la municipalité, notaire public, régistrateur et, pendant 8 ans, député à la Législature de Manitoba, pour le comté de LaVérendrye. Il fut toujours le confident intime et l'ami sincère de M. Giroux. Il quitta la paroisse de Sainte-Anne pour aller résider à l'Archevêché, le 13 juin 1904.

Lors de son ordination, il reçut de ses anciens électeurs et amis un calice d'un grand prix. Il en fit don à l'église de Sainte-Anne.

A l'automne de la même année, eut lieu l'intallation d'un système de chauffage à air chaud dans le soubassement de l'église.

Le 26 juillet 1907, la joie débordait dans la paroisse de Sainte-Anne. M. Béliveau, aujourd'hui Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, avait organisé un convoi spécial pour les nombreux pèlerins qui se rendaient à une nouvelle fête à Sainte-Anne.

Ce jour-là, Monseigneur Langevin élevait au sacerdoce un autre enfant de la paroisse dans la personne du Rév. P. Josaphat Magnan, O. M. I., neveu du digne curé de Sainte-Anne. L'église put à peine

contenir la foule qui attirait ce double événement d'une ordination et d'un pèlerinage.

Ce jour-là, il semble que M. Giroux pouvait entonner " *Et nunc dimittis servum tuum* ". Ses œuvres étaient à peu près terminées. On remarquait en effet, qu'à certains jours, un nuage de tristesse passait sur son front. De temps à autre, il dut prendre le chemin de l'hôpital. A ceux qui l'interrogeaient sur l'état de sa santé, il avait l'habitude de répondre : " Je me sens vieux et je sens bien que je ne vivrai pas longtemps. Je me tiens prêt à partir ".

Préoccupé de cette pensée, il se mit en 1908, à rédiger des notes sur le commencements de Sainte-Anne. A la même année, il dépensa presque tout ce qui lui restait d'économies pour compléter l'intérieur de son église.

Dans ses notes, on retrouve les quelques lignes suivantes, qui synthétisent sa pensée intime et le but ultime que poursuivaient ses efforts incessants depuis 1870.

" Il faut espérer, dit-il, que le Sanctuaire de Sainte-Anne des Chênes deviendra pour le Nord-Ouest ce qu'est Sainte-Anne de Beaupré pour la province de Québec, un Sanctuaire où les catholiques viendront retremper leur foi et leur esprit national ".

L'esprit national, il le prouva bien, en ornant la voûte du drapeau Carillon Sacré-Cœur, enguirlandé de feuilles d'érables. Il était fidèle à sa race comme il l'était à Dieu. A peine avait-il formulé ces vœux qu'il put entrevoir la réalisation de ses espérances.

En effet, en 1909 et en 1910, plus de mille pèlerins visitèrent le Sanctuaire de Sainte-Anne. L'église ne pouvant contenir tous les fidèles, on dut organiser plusieurs pèlerinages durant ces deux années.

Après avoir semé dans le sacrifice et de longs labeurs, il commençait à récolter dans la joie.

En 1910, il fit poser dans son église de nouveaux bancs. Ce furent les derniers travaux importants qu'il entreprit. Dieu, content de son serviteur, allait bientôt l'appeler à lui, pour lui donner la récompense qu'il avait si bien méritée.

CHAPITRE HUITIÈME

LE P. GRENIER, S. J. BIENFAITEUR INSIGNE. — LES VICAIRES DE SAINTE-ANNE. — LE COUVENT ET LES SŒURS DE LA CHARITÉ. — SA MORT. — SES FUNÉRAILLES. — ORAISON FUNÈBRE DE MONSEIGNEUR LANGEVIN.

J'ai déjà eu l'occasion de mentionner le nom du P. Grenier, S. J. Il fut un bienfaiteur insigne de la paroisse de Sainte-Anne. Dans ses notes, M. Giroux exprime à ce bon Père sa vive gratitude pour les dons précieux de toute nature qu'il fit à ce Sanctuaire. Cet excellent religieux fut pendant quelque temps professeur au Collège de Saint-Boniface. Dans une visite qu'il fit à Sainte-Anne, il fut frappé de la pauvreté de la sacristie. Dès lors, il résolut d'aller tendre la main et solliciter des aumônes pour enrichir ce Sanctuaire. Peu de temps après, il fut rappelé dans la province de Québec.

Le P. Grenier y trouva un champ plus profitable pour son pieux dessein. A tous les ans, M. Giroux recevait de son bienfaiteur ciboire, missel, voile huméral, aube, drapeaux, etc. Ce fut le P. Grenier qui paya en entier le coût total du nouvel orgue. Bref, pour me servir des expressions même de M. Giroux, le P. Grenier se fit le mendiant de la Bonne Sainte-Anne des Chênes.

M. Giroux se plaisait à rappeler souvent à ses paroissiens l'admirable charité de ce bon Père. Le souvenir de ses bienfaits est resté profondément gravé dans leur mémoire.

Jusqu'en 1903, M. Giroux put suffire seul à la tâche. Mais, en vieillissant, il sentit que le fardeau devenait trop lourd pour lui seul. D'ailleurs, son ministère pour le couvent et Sainte-Geneviève lui enlevaient une partie notable du temps qu'il pouvait consacrer à sa paroisse. Il s'adressa à Monseigneur Langevin pour obtenir un vicaire. Ce pauvre Archevêque était à la tête d'un immense diocèse, dans lequel depuis on en a taillé deux autres. Dès qu'il pouvait se procurer un jeune prêtre, il l'envoyait à Sainte-Anne, pour être formé, à bonne école, aux usages et besoins de l'Ouest. Mais, pressé de toutes parts d'ouvrir de nouvelles missions, il le rappelait bientôt pour lui en substituer un nouveau. C'est ainsi que le vicariat de Sainte-Anne devenait pour ainsi dire un cours préparatoire à une cure.

Il convient de tenir compte de ces remarques en parcourant la liste assez longue des vicaires de Sainte-Anne, sous M. Giroux. Voici cette liste :

M. Alexandre Defoy. — De mars 1903 à mars 1904.

M. Louis Nadeau. — Du 11 octobre 1904 à décembre 1904.

M. Mastaï Mifault. — Du 5 décembre 1904 au 13 juillet 1905.

M. Giroir. — Du 13 juillet 1905 au 10 août 1906.

M. Perquin. — Du 10 août 1906 au 4 avril 1907.

Le P. Chaigne. — Du 4 avril 1907 au 29 novembre 1907.

M. E. Derome. — Du 29 novembre 1907 au 7 septembre 1908.

M. Beaudry. — Du 7 septembre 1908 au 18 novembre 1909.

Le P. C[illegible]aigne. — Du 18 novembre 1909 au 20 août 1910.

M. C. Paillé. — Du 20 août 1910 au 3 février 1911.

M. Bazin. — Du 3 février 1911 au 28 avril 1911.

M. Léon Rivard. — Du 1 juillet 1911 jusqu'à la mort de M. Giroux.

Le Couvent de Sainte-Anne

Une des œuvres les plus chères au cœur de M. Giroux fut l'éducation des enfants. C'était la partie de son troupeau à laquelle il porta toujours une sollicitude constante et une affection particulière. Avant l'abolition des écoles séparées en 1890, M. Giroux avait été nommé Inspecteur de tout un territoire par la section catholique du bureau d'éducation. Il se fit un devoir de visiter les écoles qui lui étaient confiées et de stimuler le zèle des instituteurs.

Ceux qui ont connu la situation du pays, il y a 40 ans, savent ce qu'il en coûtait alors pour se procurer des maîtres ou maîtresses d'école. Le recrutement d'instituteurs était le cauchemar des curés.

M. Giroux rêvait depuis longtemps de se procurer des religieuses pour leur confier cette œuvre capitale. Il dut attendre plusieurs années avant de voir ses espérances se réaliser.

A la demande de Monseigneur Taché, le 30 juin 1873, Sœur Charlebois, accompagnée de Sœur Lapointe, visita Sainte-Anne dans le but d'y fonder une école et un orphelinat.



Le monument au cimetière de l'église

Ces deux religieuses eurent une longue entrevue avec M. Giroux, qui se préparait à partir le jour suivant pour sa mission de Fort Francis.

Il plaida la cause de sa paroisse avec une telle vigueur et une telle insistance que ces deux religieuses promirent de faire un rapport favorable. Le conseil général de la Communauté à Montréal accepta la fondation d'un couvent à Sainte-Anne aussitôt que les ressources le leur permettraient.

De la coupe aux lèvres, il y a loin parfois. M. Giroux dut attendre 10 ans avant l'arrivée des Sœurs.

Il fallait trouver une résidence temporaire qui pût servir de couvent. Cette entreprise, alors que la paroisse était encore à son berceau, offrait bien des difficultés. La Providence vint au secours de M. Giroux. Immédiatement après la construction du chemin de fer Canadien Nord (C. N. R.) jusqu'à Winnipeg, la route Dawson fut abandonnée. J'ai déjà eu occasion de parler de la bâtisse et de ses dépendances, pour les immigrants, érigées au Coteau Pelé et transportées ensuite au village de Saint-Boniface. Cette maison n'avait plus aucune utilité. Elle était spacieuse et chaude. M. Giroux jeta les yeux sur cet édifice. De concert avec Monseigneur Taché, il demanda à L'Honorable James McKay de présenter une requête au gouvernement fédéral pour obtenir pour les Sœurs Grises ces bâtisses abandonnées.

Sir Hector Langevin, Ministre des Travaux Publics, lui répondit qu'en effet les Sœurs pouvaient en prendre possession. Les Sœurs toutefois hésitaient à s'emparer de ces constructions sans un contrat de

la part du gouvernement, ou du moins un avis officiel de ce don.

Intrigué de ces retards, M. Giroux s'adressa à L'Honorable Joseph Royal. Ce dernier écrivit aussitôt à Sir Hector Langevin, qui demeura tout surpris d'apprendre que les Sœurs n'avaient pas encore pris possession de ces bâtisses.

Il fit exécuter un contract en bonne et due forme et du lot et des bâtisses. A l'automne 1881, les Sœurs vendirent ce terrain à M. Isaïe Richer et firent démolir les bâtisses.

M. Giroux fit un appel à ses paroissiens. Ils accoururent en grand nombre avec des voitures et dans deux jours tout le bois fut transporté sur le lot avoisinant l'église.

M. Pierre Curtoz fut chargé de construire le couvent avec ces matériaux. La maison fut terminée en septembre 1882. Les Sœurs, malgré leur bonne volonté, se trouvèrent dans l'impossibilité de trouver les sujets voulues pour cette année-là. M. Arthur Lacerte fit la classe dans la nouvelle bâtisse. Enfin le 22 août 1883, un groupe de cavaliers escortait triomphalement les trois Sœurs Grises qui venaient ouvrir la classe dans le nouveau couvent.

Tous les paroissiens les attendaient dans l'église, où M. le Curé, après la Bénédiction du Saint-Sacrement, leur souhaita la plus cordiale bienvenue. Les Sœurs fondatrices furent : Sœur Lapointe, Supérieure, et les Sœurs O'Brien et Lagarde.

Le nombre d'enfants, qui fréquentèrent aussitôt le couvent, fut tel que, quelques jours après, Sœur Brouillet arrivait pour rejoindre la petite communauté.

Trois semaines après, Monseigneur Taché se rendait à Sainte-Anne pour encourager les bonnes Sœurs et bénir l'œuvre naissante. Le couvent prit un essor considérable et remporta de grands succès. En 1882, la première bâtisse était devenu insuffisante. Sœur O'Brien la fit remplacer par une construction de 50 x 30 à trois étages.

Le nombre des élèves continua à augmenter et, en 1902, Sœur Lagarde fit construire une allonge qui doublait presque les proportions du couvent.

L'éducation supérieure que les élèves reçoivent dans cette institution a attiré l'attention des autorités publiques.

Le bureau d'éducation l'a reconnue comme école intermédiaire avec un octroi supplémentaire.

Voici la liste des Supérieures de ce couvent :

Révérende Sœur Lapointe, 1883.
Révérende Sœur O'Brien, 1884.
Révérende Sœur Lagarde, 1889.
Révérende Sœur Dudemaine, 1899.
Révérende Sœur Berthiaume, 1908.
Révérende Sœur Ritchot, 1917.
Révérende Sœur Lagarde, 1918.

Ce couvent peut réclamer l'honneur d'avoir donné la première formation religieuse et intellectuelle à deux prêtres. M. l'abbé Gonzague Bélanger et le Révérend P. Josaphat Magnan, O. M. I. Il a donné

également à l'église 34 religieuses, dont 31 Sœurs Grises : voici les noms :

1. — Seneville Bélanger — En religion : Sœur Bélanger.
2. — Marie-Louise Magnan — En religion : Sœur Giroux.
3. — Hermine Girard — En religion : Sœur Girard.
4. — Augustine Vandal — En religion : Sœur Morin.
5. — Eugénie Desautels — En religion : Sœur Amyot.
6. — Marie Girard — En religion : Sœur Ste-Eugénie.
7. — Maggie Owens — En religoin : Sœur Owens.
8. — Rose-Anna Laurin — En religion : Sœur Laurin.
9. — Marie Perron — En religion : Sœur Lessard.
10. — Mérilda Bélanger — En religion : Sœur Ste-Flavie.
11. — Olivine Magnan — En religion : Sœur Magnan
12. — Anna Béliveau — En religion : Sœur Coulombe.
13. — Evelina Dicaire — En religion : Sœur Ste-Lucie.
14. — Cordelia Casavant — En religion : Sœur-Ste-Vitaline.
15. — Elzie Dicaire — En religion : Sœur Ste-Elisée.
16. — Rose-Anna Chartier — En religion : Sœur St-Adélard.
17. — Adèle Pierson — En religion : Sœur Pierson.
18. — Félicie Parent — En religion : Sœur Provencher.

19. — Doralice Ferland — En religion : Sœur Ferland.
20. — Elizabeth Girard — En religion : Sœur Ste-Eugénie.
21. — Joséphine Mignault — En religion : Sœur de la Congrégation N. D.
22. — Joséphine Gagnon — En religion : Sœur Ste-Martine.
23. — Mélanie Nault — En religion : Sœur Nault.
24. — Anna Parent — En religion : Sœur Ste-Euphémie.
25. — Mériza Laberge — En religion : Sœur St-Théodore.
26. — Marie Paré — En religion : Sœur St-Théophile.
27. — Victorine Girouard — En religion : Sœur Delorme.
28. — Lumina Béliveau — En religion : Sœur St-Antonin.
29. — Robertine Gosselin — En religion : Sœur Vertefeuille.
30. — Alma Laurin — En religion : Sœur Laurin.
31. — Laura Gosselin — En religion : Sœur St-Octave.
32. — Mary Guichon — En religion : Sœur Guichon.
33. — Laura Généreux — En religion : Sœur du Saint-Nom de Jésus.
34. — Marie Thérèse Collin — En religion : Sœur des Cinq-Plaies.

Aux examens annuels, 70 élèves ont obtenu des diplômes de 2ème classe et 120 de 3ème classe.

Trois élèves arrivèrent premières à l'Ecole Normale et furent inscrites sur le rôle d'honneur comme ayant obtenu le plus de notes dans toute la province.

La première à briller ainsi au premier rang fut Dlle Cordélie Dubuc, nièce de Sir Joseph Dubuc.

En 1908, les Noces d'argent du couvent furent célébrées avec éclat. Pendant ce quart de siècle, plus de 1300 élèves avaient passé par le couvent.

Je tiens à enregistrer ici ce fait très encourageant et très remarquable, c'est que, pendant 6 ans (de 1890 à 1896), alors que les catholiques refusèrent de se soumettre aux lois scolaires, les religieuses continuèrent à enseigner avec le même zèle, ne recevant que quelques contributions volontaires. Ces sacrifices reçurent aussitôt leur récompense, car ce fut surtout pendant ces années que le couvent se développa d'une manière vraiment merveilleuse.

Les développements et les succès de son couvent, car il en fut vraiment le père spirituel, remplirent de joie les dernières années de la vie de M. Giroux.

L'heure était arrivée pour lui de recevoir la récompense de ses longs, fructueux et quelquefois pénibles travaux.

La mort de M. Giroux fut foudroyante. Il avait prévu et annoncé que le coup fatal le terrasserait subitement.

Il sentait déjà les attaques de l'apoplexie qui l'avertissaient de sa fin prochaine. Il était prêt à subir l'arrêt fatal qui pèse sur notre pauvre humanité. Le

10 novembre, il visita les malades de la paroisse comme d'habitude.

Le 11 novembre 1911, il se leva comme d'habitude, à 5 heures et se préparait à se mettre en oraison lorsqu'il sentit qu'il faiblissait. Il appela aussitôt à son secours M. l'abbé Léo Rivard, son vicaire. Ce dernier accourut et le trouva affaissé dans sa chaise. Il lui donna aussitôt l'absolution et les derniers sacrements. Il essaya de lui procurer quelque soulagement et fit mander les Sœurs du couvent. Ces dernières purent assister à ses derniers moments. Il expira à 5 heures 45 minutes.

La population de Sainte-Anne, témoin des 43 années de son dévouement, de sa vie sacerdotale, de sa charité pour les pauvres, de sa sollicitude toujours en éveil pour répandre les bienfaits de l'éducation chrétienne, fut émue jusqu'aux larmes lorsqu'elle apprit la mort de son pasteur et de son père.

Les funérailles eurent lieu le 14 novembre.

Monseigneur Langevin, accompagné d'une trentaine de prêtres, présida aux obsèques et prononça son éloge funèbre. Ce serait déflorer cette pièce d'éloquence que d'en présenter une analyse. J'en donne le texte en entier tel que publié dans " Les Cloches " du 15 décembre 1911 (vol. 10 p. 421).

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.
(Joan. X, II).

MES FRÈRES.

C'est pour moi un devoir à la fois pénible et doux de rendre les derniers honneurs à votre regretté curé



et d'offrir les dernières prières pour le repos de sa belle âme. Dans son testament olographe, il a eu des accents touchants à votre endroit. Il demande pardon à tous ceux à qui il aurait pu faire de la peine, et il prie ses paroissiens, qu'il a desservis si longtemps, de ne pas oublier, dans leurs prières, leur vieux curé. Il a voulu que son corps, en attendant la résurrection, repose dans le cimetière commun, au milieu des siens, au pied de la grande croix, afin de continuer à prêcher à tous, après sa mort, les espérances éternelles. Dans son âme si droite, si élevée, si unie à Dieu, si sereine, si passionnée pour la vérite et la justice, il n'y avait pas de place pour l'amertume.

C'est donc au milieu du deuil général du clergé de notre diocèse, des fidèles de la paroisse de Sainte-Anne des Chênes et des nombreux amis venus lui rendre le suprême hommage, que nous allons dire quelques mots de sa noble vie, afin que tous se souviennent de lui dans leurs prières et que sa mémoire soit éternelle.

Il y a deux traits saillants dans l'existence de celui que nous pleurons, celui du missionnaire qui avait faim et soif des âmes les plus abandonnées, et celui du pasteur qui s'est dépensé, qui a donné sa vie pour ses ouailles.

Le Missionnaire

C'est le 4 juillet 1841, dans la paroisse de Sainte-Geneviève de Berthier, sur les bords du fleuve-roi, du majestueux Saint-Laurent, que naquit le jeune

Louis-Raymond Giroux, d'une de ces braves familles de cultivateurs ou d'habitants canadiens-français où la foi catholique et la tradition de l'honneur se sont conservées comme dans un sanctuaire inviolable. Il est vraiment remarquable le fait que de simples fidèles, des paysans venus de la Bretagne et de la Normandie, au dix-septième et au dix-huitième siècle, ont fondé dans la Nouvelle-France, sur les bords du Saint-Laurent, des *habitations*, (d'où le nom d'*habitants* par opposition à celui de voyageurs ou de coureurs des bois), avec l'idée bien arrêtée d'établir en ce pays encore sauvage le règne de Jésus-Christ. Ce fait est vraiment unique dans les annales du Nouveau-Monde, et nous avons lieu d'en bénir le Ciel comme d'un gage de sa protection. De simples colons sont même tombés, autour de Ville-Marie, des Trois-Rivières ou de Québec, sous le tomahawk ou la flèche empoisonnée du farouche Iroquois, martyrs de la foi de Jésus-Christ. Rien donc d'étonnant que ces familles ainsi ennoblies par des faits et gestes si glorieux donnent à l'Eglise des prêtres selon le cœur de Dieu.

Le jeune Raymond grandit dans l'atmosphère parfumée de piété de sa famille si profondément religieuse. Grâce à la protection de son bon curé, M. l'abbé Jean-François-Régis Gagnon (1793-1875), dont il parlait avec tant d'affection, et à la générosité de ses parents guidés par leur foi vive, il fut envoyé au Collège de Montréal, dont le but principal, comme celui de tous nos Collèges-Séminaires de la province de Québec, est de préparer des lévites pour le sanctuaire.

Me sera-t-il permis de payer ici un juste tribut de respect, d'admiration et de gratitude, au nom de l'Eglise et de la Patrie canadiennes, à ces admirables institutions d'éducation supérieure de la province de Québec, qui ont donné au clergé, à la magistrature, aux parlements, aux professions libérales et à tous les ordres de notre société, des hommes dont nous avons raison d'être fiers, et qui sont la meilleure preuve de la générosité incontestable de la formation intellectuelle et morale qu'elles donnent à leurs élèves. Il suffit de lire notre histoire, surtout depuis un siècle, de consulter nos annales politiques, nos luttes parlementaires, notre littérature aussi bien que nos annales religieuses, nos assises conciliaires et nos congrès de toutes sortes, pour se convaincre que nos Collèges classiques de la province de Québec, fondés et dirigés par la générosité et le dévouement de notre clergé, ont été des pépinières de grands chrétiens et de grands patriotes.

Le Collège de Montréal, dirigé par les Messieurs de Saint-Sulpice, occupe une place d'honneur à la tête de ces admirables institutions, parce qu'il a été le premier Collège classique fondé après la *cession* du Canada à l'Angleterre. Il est certain que le jeune Raymond en est sorti avec une belle culture intellectuelle. Il appartiendrait au R. P. Allard ici présent, son confrère, de dire quelle fut sa piété, son amabilité de caractère et sa délicatesse de conscience, au Grand Séminaire de Montréal; quel soin il mit à sa formation cléricale sous la direction de ses chers maîtres. Son grand cœur, aussi rempli de zèle que de piété, offrait

un champ bien préparé à la parole de feu qu'un grand semeur de la parole apostolique, l'illustre et toujours regretté Mgr Taché, jetait alors dans les âmes, à pleines mains, avec des accents émus, du haut des chaires de sa chère province de Québec. Ordonné prêtre le 24 mai 1868, par un grand apôtre de nos chers Indiens de l'Ouest, Mgr Grandin de sainte mémoire, l'abbé Raymond Giroux se sentit touché de la grâce. Le 2 juin de la même année, il dit adieu à sa famille bien-aimée, à un père et à une mère éplorés, mais pleins de courage dans le sacrifice, chez qui la foi parlait plus haut que la nature. Il partit accompagné du bon M. Ritchot, plus tard Mgr Ritchot, pour venir sur les rives lointaines et inconnues de la rivière Rouge porter secours à Mgr Taché, dont la voix éloquente l'avait gagné à l'apostolat.

Professeur au Collège de Saint-Boniface, puis directeur de cette institution, bientôt vieille d'un siècle, l'abbé Giroux fut en même temps et par-dessus tout missionnaire. Il desservit d'abord Sainte-Anne des Chênes et Saint-Vital. Fixé à Sainte-Anne, il étendit son zèle à tout le territoire formant aujourd'hui les belles paroisses de Lorette, de Thibaultville, de La Broquerie, et même jusqu'aux missions du Fort Francis, de la Rivière La Pluie et de la Rivière aux Pins. Il se rendait à ces endroits en canot d'écorce. Il a raconté, plusieurs fois, le trait suivant qui peint bien l'ardeur de son zèle pour les pauvres âmes. Une femme métisse du Fort Francis, oublieuse de ses devoirs, avait refusé de se rendre à ses pressantes exhortations. Voyant que tout était inutile, il la

quitta en lui disant : " Tu te souviendras de moi et tu m'appelleras lorsque tu seras malade." — Elle tomba malade quelques mois après et, enlaçant son chapelet autour de son poignet, elle ne cessa de supplier la sainte Vierge de ne pas la laisser mourir avant d'avoir vu le prêtre. Il arrive l'année suivante, on l'avertit de la maladie de cette femme, il y va, la confesse, et, comme si elle n'avait attendu que cette grâce, elle meurt en prédestinée. Voilà l'apôtre qui se donne à tous, et particulièrement aux brebis perdues de la maison d'Israël.

Le Pasteur

Quel est le secret du groupement des nôtres dans l'Ouest? C'est la présence et le dévouement du prêtre. Le prêtre, c'est l'aimant qui attire, c'est l'homme de Dieu qui distribue la vie de la grâce, qui prêche et chante les grandes espérances, le doux et consolant *sursum corda.* Le prêtre, c'est l'homme du peuple, qui s'intéresse à chaque individu, à la famille, aux enfants. C'est le sage que l'on consulte, c'est l'ami qui console, c'est la main généreuse qui s'ouvre discrètement aux heures difficiles. Il ne demande ni un salaire fixe, ni les aises de la vie ; il partage la pauvreté du colon et dit à son Evêque, comme les apôtres : " Pourvu que j'aie la nourriture et le vêtement je suis satisfait." *His contenti sumus.* Voilà le portrait de nos curés fondateurs de paroisses, séculiers ou réguliers ; car dans ce pays tous les prêtres ont dû et doivent encore être également apô-

tres. Voilà le portrait de votre regrètté curé, chers paroissiens de Sainte-Anne. Il s'est dépensé pour vous sans s'épargner jamais. Il n'a ménagé ni son temps ni ses forces pour entendre les confessions, visiter les malades, consoler les affligés et secourir les pauvres. Il vous a prêché la vérité avec un soin jaloux de se conformer toujours, non-seulement au pur enseignement de l'Eglise, mais aussi aux directions des Souverains Pontifes, défenseurs intrépides de la vérité contre les erreurs modernes.

Il est dit du saint diacre Etienne qu'il avait au cœur une double charité : Charité pour Dieu, qui lui faisait dire la vérité aux Juifs et leur adresser de justes reproches. Charité pour le prochain qui le faisait prier pour ses persécuteurs, alors qu'il succombait sous leurs coups. Votre excellent curé a eu cette double charité. Il vous a donné l'exemple de la vertu la plus irréprochable : " *Quis ex vobis arguet me de peccato*". Nommez donc une faute publique dont vous puissiez l'accuser? Il peut présenter au tribunal de Jésus-Christ le vêtement sans tache de son sacerdoce, et la chasuble qui l'enveloppe est le symbole de sa grande charité pour tous. Il pouvait bien vous dire comme l'Apôtre: " *Quis infirmatur in vobis et ego non infirmor?*" Son cœur comme sa main s'ouvrait facilement sous le tressaillement de sa charité inépuisable.

Il a donné une grande preuve de son amour pour la maison de Dieu et de sa dévotion à la Bonne sainte Anne, ainsi que de sa générosité, en bâtissant, en 1898,

au plus fort de nos luttes scolaires et au milieu d'angoissantes inquiètudes pour l'avenir, cette superbe église, vraie basilique de pèlerinage, qui est la gloire de votre paroisse et une source de bénédictions pour tout le pays. Il a pensé à sa chère église dans son testament. Je dois vous rendre ici, mes bien chers frères, le témoignage public que vous avez secondé de votre mieux les efforts et le zèle si ardent et si désintéressé de votre digne et pieux curé.

Le regretté défunt a aimé tous ceux qui lui étaient confiés, il s'est dépensé pour tous, mais il a eu, une double prédilection que personne ne lui reprochera : il a aimé tout particulièrement les enfants et les gens du pays. Il a assuré d'abord aux enfants une éducation de choix par la fondation d'un couvent de bonnes Sœurs Grises, auxquelles la paroisse doit une reconnaissance éternelle, et il a ensuite préparé l'établissements de Frères Enseignants, les Petits Frères de Marie. Il a toujours témoigné une estime toute particulière aux admirables Sœurs Grises de Montréal, les premières à la peine en ce pays, et qui ont toujours marché de progrès en progrès, faisant à grands frais de grands établissements de charité et d'éducation, et gardant toujours la place acquise au début. Il a cultivé avec soin et encouragé les vocations religieuses. De nombreux religieux et religieuses lui doivent le bienfait de leur vocation. C'est en partie grâce à lui qu'un enfant de la paroisse, son cher neveu, peut chanter son service funèbre.

L'autre prédilection de celui que nous pleurons a été pour les premiers-nés de la foi, pour les gens du

pays, *nos gens*, comme disait si bien, d'une voix pleine d'affection émue, le saint Mgr Grandin. Lors des graves événements de 1869-70, alors qu'un enfant du sol résistait à l'oppression et sauvait le pays de la désorganisation sociale et de la ruine dans des flots de sang, il se faisait l'historien sympathique et impartial du Gouvernement Provisoire et remplissait avec discrétion la délicate fonction d'aumônier du Fort Garry auprès de son confrère de collège et de son ami Louis Riel, alors le fidèle et loyal gardien et défenseur du drapeau britannique.

Il savait que les gens du pays avaient été les fidèles intermédiaires entre les missionnaires et les tribus sauvages, entre la civilisation et la barbarie, comme guides intelligents et comme interprètes dévoués. Il n'ignorait pas que dans un combat fameux, aux sources de la rivière Cheyenne, les gens du pays avait porté un coup mortel à la sauvagerie en mettant en fuite des milliers de Sioux avec une poignée de chasseurs retranchés derrière les légendaires charrettes de la Rivière Rouge. Il y a des services que l'on ne doit pas oublier parce que, si on les méconnaissait, la prairie elle-même, les rivières et les lacs témoins de tant d'exploits glorieux, les chanteraient aux colons ignorants du passé. " Arrête ! " — diraient-ils au voyageur insouciant, — "tu foules aux pieds la terre des héros, des pionniers de la civilisation et de l'Evangile."

Le pasteur infatigable qui a usé sa vie au milieu de vous, mes bien chers frères, pressentait depuis quelque temps sa fin prochaine. Il aimait à en parler,



surtout dans son cher couvent, où il allait plusieurs fois le jour et où, chaque année, on lui faisait une si belle fête. Il disait bravement : " Je ne crains pas la mort, je suis prêt." Aussi, quand le Juge, suprême maître de la vie, a frappé à la porte de son cœur, il le lui a ouvert sans crainte. Il laissait ce sentiment à ceux qui ont beaucoup de choses à se reprocher. " *Qui autem de sua spe et operatione securus est pulsanti confestim aperit, quia lœtus judicem sustinet, et cum tempus propinquœ mortis advenerit de gloria retributionis bilarescit.*" Voilà bien les sentiments dans lesquels a expiré, samedi matin, le 11 courant, après avoir reçu l'Extrême-Onction de son dévoué vicaire, Le Révérend Messire Louis-Raymond Giroux, premier curé de Sainte-Anne des Chênes. Aussi fais-je, en terminant, pour moi-même et pour vous tous, le vœu de mourir d'une si belle et si touchante mort. " *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea borum similia.*"

Néanmoins comme les jugements de Dieu ne sont pas toujours semblables à ceux des hommes et que sa sainteté voit des taches dans les âmes les plus pures, comme sa justice est redoutable, nous devons prier et répéter l'invocation si touchante de la liturgie : " Que l'âme du bon et regretté Messire Louis-Raymond Giroux, par la miséricorde de Dieu, repose en paix. Ainsi soit-il.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce témoignage d'estime tombé de si haut, avec tant d'autorité, sur le tombeau de ce pieux curé.

M. Giroux ne fut pas seulement un saint prêtre, mais un patriote ardent et éclairé. Il fut fondateur d'une paroisse et prépara les éléments de trois autres.

Fonder une paroisse, n'est-ce pas un cri d'espérance vers l'avenir et une source de forces nationales pour la minorité française de Manitoba. Il avait bien compris que les minorités ne peuvent survivre qu'en déployant toutes leurs énergies natives et en se faisant une nature prête à l'effort continuel et à l'activité incessante.

C'est pourquoi il offrit le sacrifice efficace de sa vie pour jeter en terre la semence d'âmes catholiques et françaises. Décupler nos forces, tel est le véritable patriotisme d'action. C'est en se fortifiant à l'exemple d'excitateurs d'énergie nationale comme celui que nous offre le regretté M. Giroux, que nous puiserons la volonté et la vigueur d'accomplir les sacrifices de l'heure actuelle, pour assurer au Nord-Ouest la survivance de la race.

L.-A. Prud'Homme.

Saint-Boniface, 4 mars 1922.



TABLE DES MATIÈRES

